

BRUXELLES CULTURE

5 décembre 2020

Brussels Diffusion asbl

Contact et abonnement gratuit : pressculture4@gmail.com

RENCONTRE : DANIEL BASTIÉ

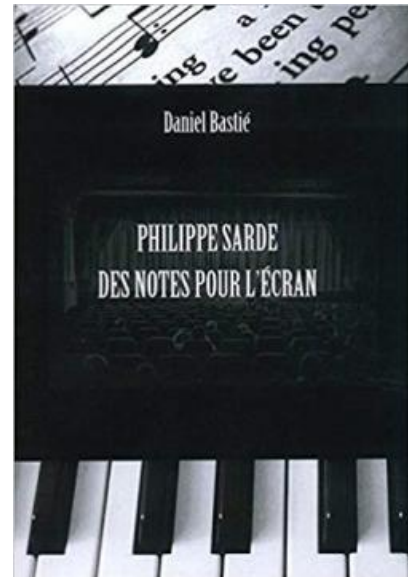


Rencontre : Daniel Bastié

Auteur, enseignant et journaliste, Daniel Bastié est à la tête de « Bruxelles Culture » depuis presque dix ans. Il a longtemps collaboré à d'autres médias, avant de prendre son indépendance et de solliciter la participation de nombreux écrivains pour sortir chaque mois une revue destinée à faire aimer la capitale et les artistes qui s'y produisent. Rencontre en aparté.

A quel âge avez-vous commencé à écrire ?

J'ai commencé vers douze-treize ans, encouragé par un professeur de français à l'Athénée Adolphe Max. Mes rédactions étaient lues devant la classe. C'est également lui qui m'a poussé à découvrir les auteurs belges : Michel de Ghelderode, Georges Rodenbach, Maurice Maeterlinck, Thomas Owen, ... Très vite, je suis tombé amoureux du genre *fantastique*, grâce aux ouvrages publiés en poche chez feu Marabout, avec une couverture noire sobre et une illustration attrayante.



Vous souvenez-vous de vos premiers écrits ?

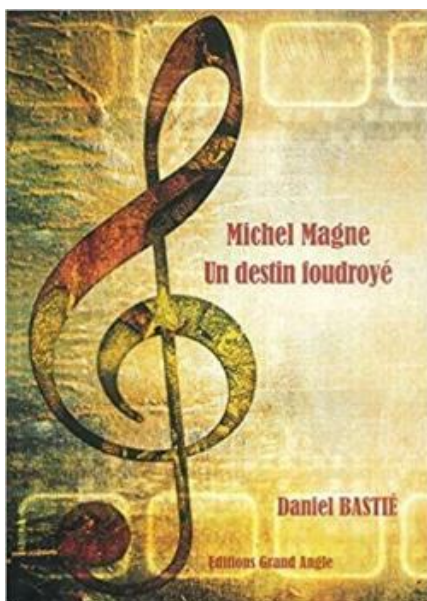
Des travaux scolaires, des bouts de poésie, des dialogues théâtraux et des retranscriptions de films découverts à la télévision, que je tentais de réécrire à ma sauce. Rien qui méritait d'être conservé. Au début, j'étais papier-crayon, ensuite je suis passé au clavier d'une machine électrique. Aujourd'hui, c'est un ordinateur et une clé USB !

Qu'avez-vous ressenti lors de la publication de votre premier manuscrit ?

Un ami m'a poussé à proposer un recueil de nouvelles horrifiques. Pour m'encourager dans cette démarche, il m'a rédigé une préface. Naturellement, on ressent une immense fierté de voir son nom en haut d'une couverture. Comme énormément d'auteurs, j'ai beaucoup rêvé au début, avant de déchanter face au chiffre des ventes réelles. Il ne faut pas se leurrer, sans un appareil publicitaire bien huilé, vous demeurerez longtemps le génial écrivain mondialement inconnu ! Heureusement, aujourd'hui, Internet peut contribuer au succès d'un titre. Du moins, à le faire entrer dans certains foyers ...

Quel a été votre parcours ?

Un cursus classique avec un passage à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles. Je ne voulais pas devenir peintre ni dessinateur, plutôt critique d'art. Crochet par l'ULB en section journalisme. Projet rapidement avorté, car je me suis fait laminer à cause des langues germaniques. Enfin, diplôme qui m'a destiné à l'enseignement.



Vous avez débuté dans le journalisme au début des années 90. Qui vous a mis le pied à l'étrier ?

Comme souvent, ma route a été jalonnée de rencontres. Incidemment, j'ai appris que le Groupe Plus recrutait des rédacteurs pour un toutes-boîtes qui s'est tour-à-tour appelé « AZ », « De A à Z » et « Passe-Partout ». En gros, le concurrent direct de « Vlan ». J'étais chargé de trois rédactionnels hebdomadaires portant sur Evere-Schaerbeek et Saint-Josse-ten-Noode. Un exercice passionnant qui m'a amené à fréquenter les politiques de ces communes, ainsi que les acteurs du monde culturel. Par la suite, j'ai également fourni des articles pour la revue « Soundtrack », « Les Fiches belges du cinéma », « Grand Angle », « Saisons », « Bravo Uccle », etc.

Comment pourrait-on définir votre style ?

Définir mon style ? Il est en relation avec le contenu. L'écriture d'un roman est évidemment éloignée de celle de la nouvelle, qui

va à l'immédiateté. Selon le climat que je souhaite poser, je rédige à l'indicatif présent comme aux temps du passé. Aujourd'hui, j'évite de plus en plus les subjonctifs, qui alourdissent la lecture.

Voyez-vous une évolution dans votre manière d'écrire ?

Au début, on souhaite tout mettre dans un manuscrit, prouver qu'on possède du vocabulaire et qu'on a des idées à revendre. Je me suis rendu compte que trop de détails tuent le détail. Je continue d'écrire de manière quasi-mécanique. Ensuite, je me relis et je dégraisse le contenu. Je refais cette opération à deux ou à trois reprises, en abandonnant régulièrement le texte plusieurs semaines au fond d'un tiroir ou dans une farde. J'ai besoin de travailler une version papier. Je suis mal à l'aise avec l'écran de l'ordinateur. Certains disent que je suis une montre à remontoir à l'époque du digital. Dans un souci d'efficacité, j'essaie toujours d'aller à l'essentiel. J'ai surtout besoin de savoir où je vais. Je ne raconte plus une histoire sans en connaître la fin. Trop de travail a fini à la corbeille. Du temps perdu et qui aurait pu être consacré à autre chose !

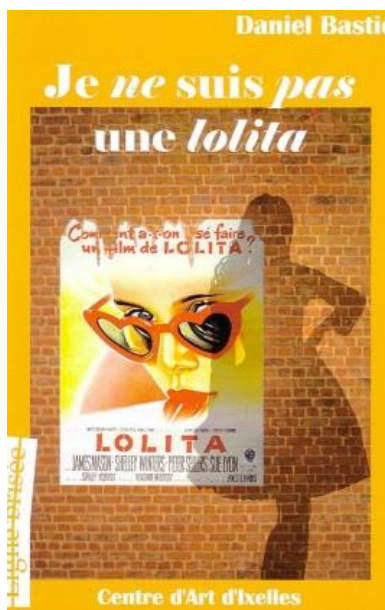


Par le biais du journalisme, vous avez accepté diverses commandes pour les éditions Grand Angle. Comment cela s'est-il passé ?

Jacques Noël souhaitait des ouvrages sur le cinéma. Pas le trentième livre sur Alain Delon ou Jean-Paul Belmondo. Encore moins, le centième essai sur « Star wars » ou « Harry Potter » ! De toute manière, sans aucuns moyens, je n'aurais jamais pu faire mieux que mes concurrents. L'idée est alors venue de voir où il existait un manque. J'ai donc embayé avec des textes qui ont traité de la musique de film. Les premiers tomes ont été une présentation de l'œuvre de Georges Delerue, une biographie de Michel Magne, un portrait de Philippe Sarde, etc. J'ai également présenté les longs métrages de Jess Franco et de Jean Rollin dans deux volumes distincts, ainsi que la célèbre firme Hammer, spécialisée dans les récits d'horreur gothique avec Dracula, Frankenstein, le loup-garou et autres monstres déjà mis en scène par Universal au cours des années 40.

Et vos romans ?

Il s'agit le plus souvent de fictions ancrées dans le monde de l'enseignement. Des récits à la première ou à la troisième personne, avec des sujets de salle des profs ou de cours de récré : amourettes, illusions, désillusions, frustrations professionnelles, relations jeunes-adultes. Je ne dénonce rien. Je me contente de faire évoluer des situations en utilisant des phrases carrées et un vocabulaire parfois sec, sans renoncer à une dose d'humour ou de mauvaise foi. Je ne suis pas le protagoniste. L'écriture est un jeu de rôle ayant pour objectif de cerner les pensées de l'un ou l'autre et de les scénariser. L'erreur à éviter est de croire que je pense vraiment ce que j'écris. A la rigueur, je deviens quelques heures celle ou celui que je ne suis pas et joue à paraître.

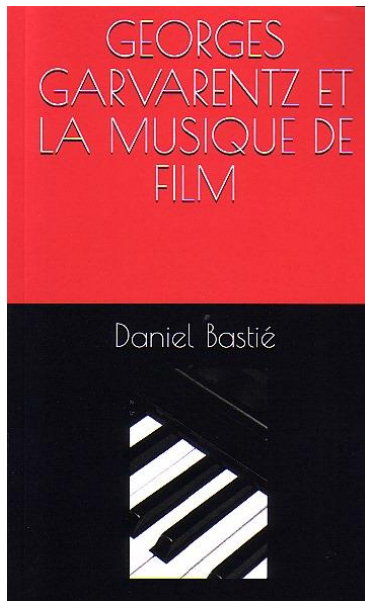


De quelle manière mettez-vous vos personnages en place ?

Le temps de préparation d'un roman est beaucoup plus long que celui consacré à l'écriture. Généralement, je pars du réel, avec des visages familiers et des caractères connus. Je mélange plusieurs personnes qui m'entourent ou que je croise pour en faire une sorte de mixage cohérent. Le personnage est prêt lorsque je le vois et lorsque j'entends sa voix. Cela n'a rien de schizophrène, mais j'ai partagé de nombreux repas en compagnie de certains d'entre eux.

Que représente pour vous l'acte de créer ?

Un besoin d'expression. De reconnaissance également. Un exutoire par rapport aux contrariétés que je rencontre quelquefois dans ma vie



professionnelle. Tout n'est pas toujours rose dans l'enceinte d'une école. Quant à mon travail journalistique, il permet de transmettre des informations et de partager des coups de cœur. On est dans l'immédiateté. Une information n'a de valeur que le temps de son actualité.

Un rituel est-il nécessaire au moment de créer ?

Pour moi, un rituel n'est pas utile. L'inspiration peut survenir à n'importe quel instant. Dans le métro, devant la télévision, au cours d'une discussion, dans la salle de bains. Je consigne alors les idées sur des morceaux de papier ou dans un cahier. Malheureusement, comme je suis très désordonné, je ne retrouve pas souvent ce que j'ai noté ou, alors, au mauvais moment. Il m'arrive parfois de me lever la nuit pour aller écrire une ou deux phrases. J'ai déjà songé à mettre un bloc de feuilles et un stylo à bille à côté de mon coussin ...

A quel moment une œuvre est-elle achevée ?

Une œuvre est terminée quand, après plusieurs lectures, je peux la re-fermer en me disant : je crois que ça y est ! Bien sûr, le lendemain, je peux trouver des éléments à modifier. En fait, un livre, je le réécrirais tous les deux ou trois ans. Simplement parce que j'ai évolué et que je ne fais plus les choses comme hier ou avant-hier. Je connais quelques amis, également auteurs, qui pensent exactement comme moi et cela me rassure. Toutefois, il faut lâcher ce qu'on a fait et livrer le texte à l'éditeur, autrement on ne publierait jamais rien ! A contrario dans le monde de la presse, tout doit aller extrêmement vite, avec le risque de ne pas vérifier correctement toutes les sources.

Avez-vous une anecdote dans ce sens ?

Bien sûr ! J'ai annoncé la fermeture d'une grande surface commerciale à côté des bains communaux de Schaerbeek, alors qu'il n'en était rien. La faute à l'un de mes informateurs. Il a fallu démentir la semaine suivante. Pas toujours drôle, mais démarche nécessaire pour ne pas perdre totalement la face. Autre exemple, je m'étais fait un ennemi en la personne d'un échevin alors en fonction dans cette même commune et qui me reprochait de ne pas aller dans son sens. Il a été jusqu'à chercher à m'intimider par écrit à domicile, plutôt que d'exprimer ses griefs au comité de rédaction et exiger un droit de réponse. J'ai naturellement gardé ses courriers. Avec l'accord de mon rédacteur en chef de l'époque, je suis allé gratter pour ressortir quelques casseroles, que je me suis naturellement fait un plaisir de rappeler aux lecteurs.

Quel regard portez-vous sur le monde de l'enseignement ?

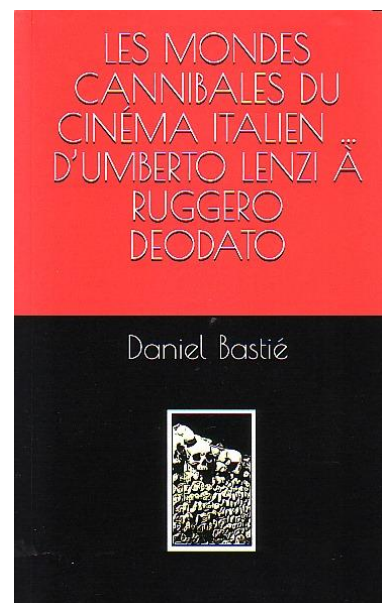
Joker !

Un de vos ouvrages s'intitule : « Les mondes cannibales du cinéma italien », ces fameux films d'Umberto Lenzi et Ruggero Deodato. Qu'est-ce qui vous passionne dans ce gore vomitif ?

Rien de particulier ! A la base, il s'agissait d'un projet pour les éditions Grand Angle. Comme les activités de cet éditeur se sont arrêtées du jour au lendemain, je suis resté avec mon travail. Après plusieurs réponses tièdes, j'ai trouvé acquéreur auprès des éditions Ménadès, une petite jeunette qui n'a pas peur de prendre certains risques dans le domaine de l'édition et qui sait qu'elle ne fera pas fortune avec un pareil sujet.

Dans quel coin de Bruxelles peut-on vous croiser ?

J'adore la lecture et la musique, alors disons la librairie Pêle-Mêle pour ses prix doux et la Fnac. Espace Art Gallery, parce que j'y assiste régulièrement aux vernissages et que le patron est un ami de jeunesse,



le Musée d'Art fantastique dirigé par un boss qui multiplie les concepts pour le rendre toujours plus dynamiques et le Musée Wiertz pour sa démesure. Enfin, les brocantes de quartier ... parce que j'aime chiner et ramener de bonnes affaires ou des pièces rares. Mais comme tout est maintenant sous confinement, j'attends des journées meilleures pour reprendre mes marottes.

Où peut-on se procurer vos ouvrages ?

Les anciens titres sont épuisés. Les autres peuvent être commandés à la Fnac, via Amazon et chez certains libraires spécialisés.

Propos recueillis par Jean Lhassa

NOUVEAU : LE LIVRE DE VOTRE RÉGION

Au milieu d'une barbe fournie, son sourire vous en dit long sur son empathie. Il y a quelques années, Xavier Feron s'est pris de tendresse pour les auteurs de sa région, et a décidé de promouvoir leur travail. Selon lui, les « Petits Belges » valent bien les « auteurs parisiens ».

Cela commença avec « Les livres du Brabant », des présentoirs dédiés, bien en vue dans les librairies et commerces de la province, où les titres foisonnent : les livres de bien-être de Michel Grisar, les thrillers de Marcel Ghigny, les récits d'école de Charles Libert, les farces bruxelloises de Georges Roland et bien d'autres auteurs brabançons. Tout cela géré avec simplicité et aménité, mais surtout, avec une efficacité sans faille. Et la sauce a pris. Xavier organise des séances de dédicaces de ses auteurs, crée un nouveau concept de présentation : lorsque dans un salon du livre, vous apercevrez un maraîcher ceint de son tablier vert, casquette en bataille et nœud papillon tricolore, précipitez-vous ! il vous proposera ses « primeurs », vous racontera tout ce que vous voulez savoir sur tel titre (il les a tous lus), tout cela avec enthousiasme et un sourire bon-enfant. On voit son « échoppe » de très loin, tant elle innove dans un contexte souvent emprunté et rigide.

La pandémie va-t-elle casser son élan ? Que nenni ! Il invente toujours. « Le livre suspendu » offre aux clients d'une librairie, l'opportunité d'acheter un livre à remettre en cadeau à un acteur du secteur médical : une pleine réussite. Cette fois, il décide d'élargir son champ d'action, et met en place un nouveau concept : « Le Livre de votre Région », et lorsqu'il se rend compte que certains titres caracolent auprès des lecteurs, il lance « Le Belge qui se livre », une collection particulière, qui comprend des titres d'auteurs belges francophones dont l'écriture répond strictement à une charte commune, élaborée dans le respect du lecteur et de la langue.

Cette charte impose à l'auteur une qualité d'écriture, une présentation dédiée au professionnalisme. Une nouvelle série de présentoirs et de colis-cadeaux dédiés à cette collection vont être développés avant la fin de l'année.

Chez « Le livre de votre région » nous aimons dire que nous ne vendons pas uniquement des livres, nous vendons également l'histoire derrière chaque ouvrage. Nous sommes d'abord et avant tout le lien entre les auteurs et le commerçant local et ou le lecteur. Enfin, il a pris la décision d'assurer l'édition et la distribution de ses auteurs en Belgique. En parallèle, il développe une série d'articles toujours connotés avec ses auteurs : mugs, stylos à bille, crayons...

Jamais à court d'idées nouvelles, de conce pts novateurs, d'initiatives fructueuses, Xavier Feron nous prouve que même par ces temps difficiles, il est possible de créer, d'imaginer et surtout, de réussir.

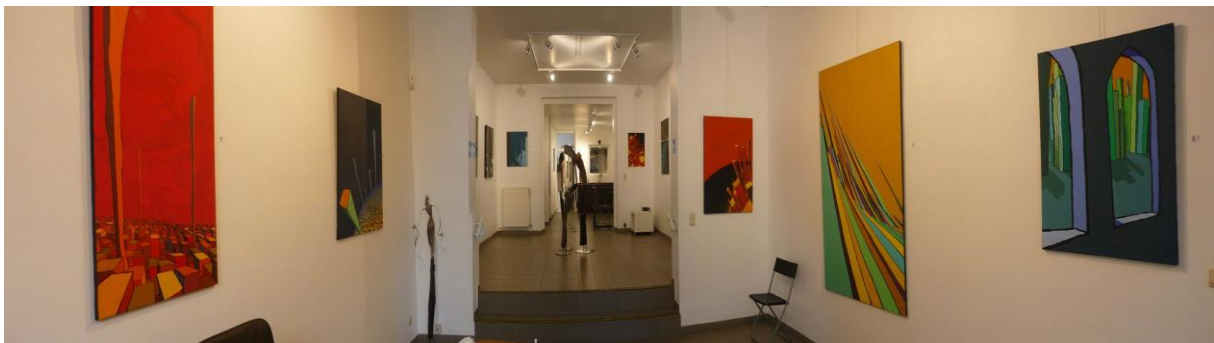
Les titres sont maintenant disponibles sur commande dans toute librairie ou sur le site officiel www.lelivredevotregion.com

Joseph Georges



QUOI DE NEUF À ESPACE ART GALLERY ?

Malgré des signaux d'alerte, la deuxième vague est là et frappe le secteur culturel qui a lourdement été impacté par le coronavirus. Une tragédie pour les exploitants de salles, de galeries et de commerces d'art. Après quelques mois d'accalmie et une série de mesures ultravigilantes, ils ont à nouveau été contraints de descendre le volet et de fermer les guichets. Espace Art Gallery n'a pas échappé à cette décision et, après son salon d'été et ses expositions de septembre et d'octobre qui ont accueilli Serge Tenèze, Marc Vioullès, Pauline Bailly, Omer Amblas, Gilles Beyer de Ryke, Dominique Lemoine et Monique Senah, a été invité à revoir son agenda des prochains mois. Naturellement, les exposants de novembre ont été déplacés à une date ultérieure, sans être néanmoins certains de se manifester rapidement. Quant aux artistes de décembre, il en a été de même, avec un énorme point d'interrogation qui plane sur tous les visages. Les spécialistes de la santé le répètent haut et fort : actuellement, personne n'est en mesure de prévoir ce qu'il adviendra dans les semaines à venir. Les plus pessimistes parlent d'une longue période de confinement. Dans tous les cas, les avis convergent pour inviter chacun à la prudence et à la distanciation, rappelant la nécessité de porter un masque et d'utiliser de gel hydroalcoolique, sans prendre de risques inconsidérés et en nous invitant à oublier les gestes d'hier et d'avant-hier pour garder la tête froide alors que le virus circule avec célérité, prêt à s'emparer de celles et de ceux qui font preuve de frivolité ou qui feignent ne pas être concernés. L'idée n'est pas ici de stigmatiser telle ou telle catégorie de concitoyens, mais de souligner que la lutte contre le Covid-19 est une affaire collective et que sans le soutien de l'ensemble de la population le pays fonce dans le mur et subira vraisemblablement une troisième vague. Quant au vaccin espéré, il demeure tout simplement ... espéré !



Confiné dans sa galerie, Jerry Delfosse, fondateur et patron d'EAG, nous a fait savoir qu'il compte mettre ce temps de fermeture contrainte et contraignante à profit pour finaliser les recueils artistiques qui résument ses activités. Depuis 2012, il s'est engagé à publier un ouvrage annuel, afin de présenter une douzaine de plasticiens qui lui ont fait l'honneur d'accrocher ou de déposer leurs travaux chez lui. Concrètement, lors de chaque exposition, un critique (François Speranza) fait le tour de la galerie et, en fonction d'un coup de coeur, s'arrête pour interroger l'un des créateurs présents dans le but d'analyser et de présenter ses œuvres. Sur un calepin rigide, il multiplie les notes, ajoute des impressions, jongle avec les avis puis, de retour chez lui, livre ses doigts au clavier d'un ordinateur pour accoucher d'un texte mesuré, équilibré et finalement fort fidèle à ce qui peut être découvert de visu. Lorsque son rédactionnel est achevé, il l'imprime et le dépose dans un tiroir pour le relire à six ou à sept reprises, afin de veiller à ce que l'unité de ton soit cohérente, à ce que la musicalité soit parfaite et à ce que les expressions soient idoine. Pour lui, il ne suffit pas de poser l'ambiance de la soirée de vernissage, mais de se référer au passé, en cherchant toujours un lien avec un maître ou un mouvement qui a traversé l'histoire. Même si on est parfois surpris par certaines corrélations, on reste ébahi par la qualité de son écriture. Pour parfaire l'ensemble, Jerry Delfosse lui transmet des photographies prises alors que les peintures garnissent les murs ou que les sculptures reposent sur un socle ou à même le sol. En attendant d'être éditées, ces critiques sont déposées en ligne sur le site « Arts et lettres ». Etape suivante : mise en forme et en page réalisée par Jerry Delfosse, relecture et vérification des coquilles éventuelles car, aussi exceptionnel que cela puisse être, il peut arriver un problème dans un nom ou dans un titre. Lorsque la somme de

ce travail est réalisée, passage chez l'imprimeur afin de sortir l'année suivante un cahier A4 de l'épaisseur d'un pouce, couché sur papier glacé, en couleur et illustré de multiples clichés pour proposer un résumé subjectif du meilleur de ce qui a été montré au public dans la galerie sise rue de Laeken. Inutile bien sûr d'interroger le responsable du lieu sur la production 2020. On anticipe sa réponse : le tome de l'année *corona* sera naturellement soumis à une cure d'amai-grissement, avec seulement six ou sept artistes mis en vedette. En haussant légèrement les épaules, il pourrait même préciser : Ce n'est la faute à personne puisque, au lieu de travailler, on se lavait les mains ! Pour les lecteurs qui pourraient être intéressés, les volumes 1 à 6 sont toujours en vente au prix de 25 euros. Quant aux tomes 7, 8 et 9, ils seront disponibles mi-2021. Plus de renseignements sur le site www.espaceartgallery.eu

Daniel Bastié



PRÉSENTATION DU PEINTRE OMER AMBLAS

Omer Amblas est un peintre français né en Guadeloupe et qui vit actuellement à La Rochelle. Dès son plus jeune âge, il se voue à l'art dont il fait son métier. La couleur est son élément déclencheur. Il pratique des techniques mixtes à l'huile sur des toiles de grand format. La couleur rose fait rejaillir son aspect sentimental, tandis que la vaste gamme des bruns fait ressortir son attirance pour la terre.

Très admiratif du poète Aimé Césaire, dont les vers qui l'auront le plus marqué proviennent de l'un de ses poèmes les plus célèbres et intitulé : « Ma bouche sera celle des malheurs des autres », il propose des personnages qui deviennent des entités anonymes. Autant de visages qui vivent par eux-mêmes et qu'il utilise pour

tous ceux qui n'ont pas droit à la parole. Néanmoins, il insiste sur le fait qu'il ne souhaite pas s'engager à travers les mots en se faisant porte-parole des minorités.

A travers ses créations, il fait référence aux peintres marocains dont il admire l'honnêteté et la franchise et, plus particulièrement, au célèbre Fouad Kacimi. L'objectif d'Omer Amblas consiste à nous rappeler que nous sommes tous des citoyens du monde et que nous ne devons jamais mépriser la sensibilité des autres.

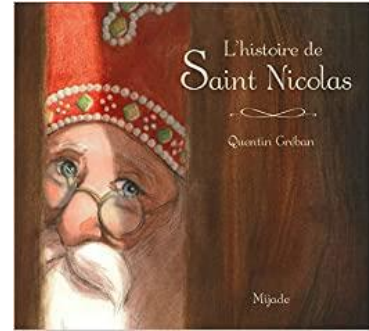
Coutumier des galeries depuis plusieurs décennies, ses travaux passent de l'une à l'autre pour des expositions remarquées et jamais dénuées d'intérêt. Sans calcul, il a fait sien le credo de ne peindre que ce qui lui tient à cœur : des portraits, des motifs inspirés par la religion et des personnages issus de son imaginaire, donnant naissance à des toiles certes figuratives (puisque l'on reconnaît la structure !), mais traitées de manière imagi-native, sans liens avec la quotidienneté. Ou si peu. !

Jennifer Schreiner



LA SAINT-NICOLAS, FÊTE DES ENFANTS

Petits, nous attendions tous cette fête avec la plus grande impatience. Dans les jours qui précédaient le 6 décembre, nous courions aux fenêtres pour voir si le grand saint drapé dans sa cape toute rouge n'avait pas laissé quelques friandises sur l'appui. Et, miracle, nous découvriions une assiette de bonbons avec des guimauves et du massé-pain. La fête à venir n'en serait que plus prometteuse.



D'où venait donc ce saint qui se glissait, la nuit du 5 au 6 décembre, dans la cheminée pour nous apporter les cadeaux dont nous avons tant rêvé ? Pour le récompenser du voyage, nous laissons, pour l'âne qui l'accompagnait, une carotte, et pour lui une bouteille de bière ou un verre d'alcool. Et puis, nous allions nous coucher, avec la furieuse envie de ne pas dormir cette nuit-là et d'entendre le pas de l'âne près de la cheminée.

Selon la légende...

La légende veut que trois enfants, partis glaner dans les champs, se perdirent sur le chemin du retour. Attirés par la lumière filtrant des fenêtres d'une maison, ils s'approchèrent et frappèrent à la porte. L'homme qui leur ouvrit, boucher de son état, accepta de leur donner l'hospitalité pour la nuit. Mais sitôt les enfants entrés, il les égorgea puis, à l'aide de son grand couteau, il les découpa en petits morceaux pour finalement les mettre dans son saloir, un grand baquet empli de sel, afin d'en faire du petit salé.



Saint Nicolas, chevauchant son âne, en vint à passer par là et il frappa à son tour à la porte du boucher. L'homme, n'osant pas rejeter un évêque, le convia à dîner. Son invité lui demandant du petit salé, le boucher comprit qu'il était découvert et, pris au piège, il lui avoua tout. Le saint homme étendit alors trois doigts au-dessus du tonneau du petit salé et il ressuscita les trois enfants.

Saint Nicolas enchaîna le boucher à son âne et le garda auprès de lui pour le punir sa vie durant. Le boucher devint le père Fouettard, un être fourbe dont le rôle est de réprimander les enfants désobéissants et les cancre, fort de son caractère irascible et violent. Toujours vêtu de noir, caché sous une cagoule et portant une épaisse barbe noire, il incarne l'opposé de Saint Nicolas qui arbore, lui, une belle barbe blanche, des vêtements colorés d'évêque (une cape mauve et blanche, avec une crosse dorée à l'origine, puis rouge et blanche à l'image du père Noël actuel). On dit que ce changement de couleur

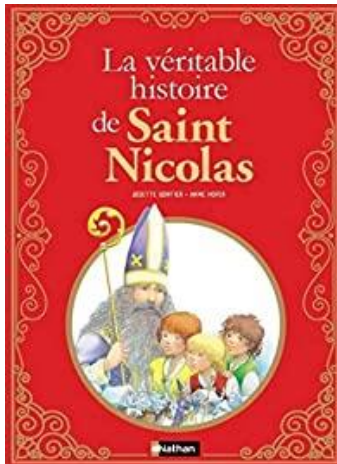
provient d'outre-Atlantique, quand Saint Nicolas devint Santa Claus sous les couleurs de Coca-Cola. Il a gardé en fait l'image d'une personne bienveillante pour les enfants.

Chez les francophones, Saint Nicolas se déplace toujours avec un âne. Il est accompagné du père Fouettard, aussi appelé « Zwarte Piet » chez les Flamands. Certains reprochent au « Piet » sa couleur noire héritée du colonialisme, mais qui lui vient en fait de son passage par la cheminée. Au nord comme au sud, le saint évêque vient déposer dans les souliers des enfants sages, la nuit du 5 au 6 décembre, des cadeaux et des figurines en chocolat, des nicnacs ou des spéculoos à son effigie. Les enfants sont souvent invités à écrire au « grand saint » pour l'informer des cadeaux qu'ils aimeraient recevoir. Un service de la poste belge répond gratuitement aux lettres qui lui sont envoyées à l'adresse « rue du Paradis, 1, à 0612 Ciel ».

A Myre, en Turquie

Son adresse en fait est à chercher beaucoup plus à l'est en Méditerranée, à Myre, sur la côte turque. L'un des évêques du début du IV^e siècle, saint Nicolas, est un des saints les plus populaires de toute la chrétienté. Il fut archevêque de Myre, aujourd'hui Demre, au IV^e siècle de notre ère, à l'époque romaine. Il est fêté dans de nombreux pays chrétiens comme le modèle du





saint évêque thaumaturge rempli de sollicitude pour son troupeau d'ouailles. L'habitude qu'il avait de pourvoir anonymement à la dot des jeunes filles pauvres, en introduisant discrètement des cadeaux dans leurs maisons, est à l'origine de la légende du père Noël, ou de la Saint-Nicolas pour les enfants, version profane et « laïcisée » de l'histoire du saint évêque.

En Turquie, et particulièrement à Demre, les deux personnages sont confondus et le souvenir de saint Nicolas est maintenu dans la tradition du grand saint drapé de rouge. Son culte, venu du sud de l'Italie au XII^e siècle, se répandit en Lorraine à l'époque des ducs de Bourgogne et, de là, gagna les autres régions d'Europe.

C'est ainsi que le saint est arrivé chez nous et que, chaque année, les enfants l'accueillent à bras ouverts lors de son passage dans nos grands magasins. Venez, venez, Saint Nicolas, cette fois, nous vous promettons,

le cœur sur la main, d'être les enfants les plus sages du monde.

Michel Lequeux



BOZAR FERMÉ JUSQU'AU 31 DÉCEMBRE 2020 !

En conformité avec les mesures prises par les autorités pour contenir la propagation du coronavirus, Bozar a le regret de vous annoncer qu'il ferme ses portes jusqu'au 31 décembre inclus. Tous les événements et expositions durant cette période sont donc annulés.

Qu'en est-il de vos tickets ?

-La valeur de votre ticket vous sera rendue sous forme d'un crédit Bozar valable pour toutes productions Bozar et ce jusqu'en juin 2022.

Si vous vous êtes procuré un/plusieurs de nos abonnements de concerts pour la saison 20-21, une ristourne supplémentaire de 10 % vous sera accordée lors de l'achat de vos nouveaux tickets de concerts Bozar Music.

-Si vous êtes en possession d'un/plusieurs ticket(s) pour des concerts passés (saison 2019-2020), sachez que la valeur de ces derniers vous sera également rendue sous forme de crédit Bozar.

-Si l'événement pour lequel vous avez acheté des tickets est reporté, nous vous contacterons dès qu'une nouvelle date aura été confirmée. Avec votre crédit Bozar, vous pourrez ensuite acheter un ticket pour cette nouvelle date.

Ce crédit Bozar vous parviendra automatiquement dans votre boîte mail. Au vu du nombre important de clients concernés, nous vous remercions d'ores et déjà pour votre patience et votre compréhension.

Les groupes qui ont réservé une visite guidée pendant cette période recevront des informations par mail aussi rapidement que possible.

Pour toute question, n'hésitez pas à nous contacter en adressant un mail à tickets@bozar.be

BO ZAR

UN KET DE BRUSSELLES : LA DÉFENSE DU DIALECTE BRUXELLOIS

« Le bruxellois est une langue endogène qu'il faut protéger à tout prix », disait un de ses plus grands défenseurs, Simon-Pierre Nothomb.

À y regarder de plus près, ce dialecte est en réalité pluriel. Depuis que Bruxelles existe, des tas de gens ont manipulé, tordu, ratatiné, adapté, remanié son langage initial, pour l'éclater en plusieurs branches aussi rocambolesques les unes que les autres. Je n'en cite que trois.

Le *Brussels Vloms*, issu du brabançon, se fait de plus en plus rare, écrasé par les *poildecuteurs* académiques pour qui un néerlandais pur (tacheté quand même de maintes importations anglo-saxonnes pour faire bien et parce que c'est tendance) ne peut tolérer la bâtardise. Ils ont oublié que cette langue se parle, et donc évolue bien plus vite que leur esprit endormi sur les dogmes. Même constat chez les Wallons, où jaser liégeois ou borain vous place illico parmi les dinosaures.

Le « Beulemans », tout comme chez la famille Kaekebroeck et consorts, est en fait le parler des bourgeois « *Brussels Vloms* » qui fransquillonnet, et traduisent littéralement des expressions flamandes en un français approximatif. Ce qui le rend cocasse. C'est le type de langage que nos voisins d'Outre-Quiévrain attribuent à n'importe quel Belge. « Comment t'appelles-tu, une fois ? » Car l'usage du terme « une fois » leur est totalement inconnu et ils le situent au petit bonheur la chance, le plus souvent à côté de la plaque.

Moins connu, le *Bargouch* qui était le vecteur de communication du milieu bruxellois. Leur argot, en quelque sorte. On ne disait pas : « 22 voilà les flics », mais « *Aaizer !* » (du fer). Subsiste encore, par-ci par-là sur la *Vossepleaan* (place du Jeu de Balle) un vieux *cameroet* qui vous parlera de « *pont* » pour un billet de cent francs belges de son époque.

Des spécialistes, fascinés par ces dialectes savoureux, se sont penchés sur leurs différentes racines, et ne se sont jamais privés dans leurs analyses, de sacrifier à la *zwanze*. Tout texte se rapportant au bruxellois ne peut oublier la *zwanze*. C'est elle qui en fait la spécificité.

Il y a bien sûr un florilège d'insultes, joliment répertoriées par Jean Pierre Vanden Branden dans son excellente approche merveilleusement titrée : « Regard amoureux sur le parler bruxellois ». Un bijou à ne pas cacher à ceux qui se délectent de la *zwanze*. Sans *clacher la porte* ou *faire de son Jan*, il est tout de même *plus appris que nous*.

Depuis les romans de Léopold Courouble (La famille Kaekebroeck), suivie de la comédie de Wicheler et Fonson (Le mariage de mademoiselle Beulemans), la littérature bruxelloise

a conquis un espace bien au-delà de sa deuxième enceinte. Je l'ai dit, depuis son début, elle évolue grâce à ses locuteurs, et même, certains de ses mots et expressions sont passés dans notre langage quotidien. Qui n'a pas reproché à son gamin enchifrené d'avoir une *snottebel* ? Bien sûr, il y a le folklore, et Toone en est un exemple typique, mais au-delà, au quotidien, le dialecte *verbastardé* (abâtardi) résiste toujours, avec des ajouts de mots exotiques, d'autant mieux intégrés que le « *Echte Brusselseir* » assimile très vite et ramène tout à la *zwanze*.

Tu ne reconnais sans doute pas Léon Crabbé, qui a pourtant fait les beaux jours du magazine *Pourquoi Pas ?* avec ses « dialogues de la semaine » sous le pseudo de Virgile. Un monument du dialecte bruxellois.

Un beau chemin parcouru par la littérature de Bruxelles depuis Léopold Courouble, en somme, l'inventeur du roman bruxellois.

Aujourd'hui encore, Jean-Jacques De Gheyndt intéresse les foules lors de ses conférences sur le bruxellois, et son étude « *Schieven Architect* », connaît un succès toujours grandissant. Son site web « *Pour la Science et pour la Zwanze* » apporte chaque jour un nouvel aspect de ce parler qu'on dit moribond.

Non, *madameke*, le bruxellois n'est pas mort. Il a encore ses chantres, ses amoureux, ses militants, que les *cacadémiciens* semblent aujourd'hui retrouver avec surprise.

Georges Roland



DÉCÈS DE JEANNINE BURNY

Le 9 novembre dernier, Jeannine Burny s'est éteinte à l'âge de nonante-cinq ans. Elle était la compagne et la muse du poète Maurice Carême. Elle était également la présidente de la Fondation qui porte son nom, située avenue Nellie Melba à Anderlecht. Voilà l'interview qui est née à la suite d'une rencontre effectuée chez elle voilà déjà quelques années.

Quel est le but de la Fondation Maurice Carême ?

L'établissement a pour objet d'assurer la promotion et la diffusion continue de l'œuvre de Maurice Carême, ainsi que l'étude de celle-ci et de la personnalité de son auteur. Cela de la manière la plus large possible, tant en Belgique qu'à l'étranger, et ce par des moyens tels que la réimpression d'ouvrages déjà édités, la publication de textes inédits, qu'il s'agisse de leur reproduction en tout ou en partie par livres, brochures, disques ou bandes magnétiques, et l'octroi de droits de reproduction en langue originale ou en traduction. Pour mieux assurer l'étude des recueils de Maurice Carême, la Fondation dispose de nombreux documents originaux. Ces pièces et objets doivent toutefois être consultés sur place. L'établissement favorise également la création de prix de poésie « Maurice Carême » et de bourses du même nom, ainsi que l'organisation de manifestations ou d'expositions publiques se rapportant à la poésie. Cette énumération étant bien sûr exemplative et non restrictive.



Quand la Fondation a-t-elle été créée ?

Sa création remonte au 4 décembre 1975, alors que le poète était toujours vivant.

Comment vous êtes-vous retrouvée à la tête de celle-ci ?

Dès la mise en place de la fondation en 1975, j'ai été désignée vice-présidente. Maurice Carême étant président jusqu'à sa mort, survenue le 13 janvier 1978. A partir de cette date, je suis devenue présidente à vie.

Quelles étaient vos relations avec Maurice Carême ?

Je me suis liée avec Maurice Carême en 1943. Je lui ai inspiré le recueil « La bien aimée ».

Quand l'avez-vous rencontré et en quelles circonstances ?

Je l'ai rencontré en juillet 1941. Je passais mon premier examen de diction en public. Maurice Carême faisait partie du jury. Ma prestation l'avait très impressionné.

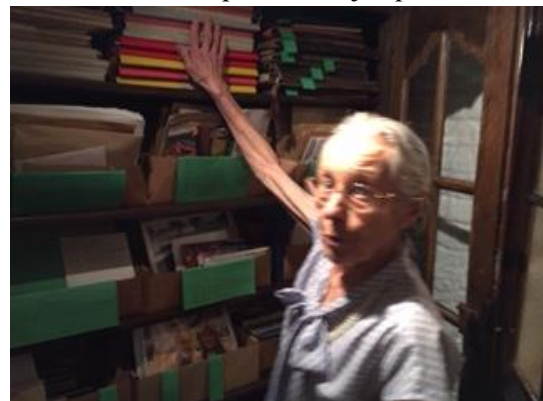
En quoi consistait le travail de collaboratrice d'un poète tel que Maurice Carême ?

Maurice Carême m'a m'invitée aux réunions qu'il organisait chez lui, où il lisait ses poèmes et demandait l'avis des invités. Très vite, je me suis aperçue que la version qui me paraissait la meilleure était celle qu'il choisissait en premier. En 1948, je lui ai confié cette impression et il m'a passé un double de ses manuscrits pour lecture. Notre collaboration a débuté de la sorte et s'est poursuivie jusqu'à la fin de son existence.

Sur quels critères la Fondation donne-t-elle son aval pour la publication de poésies de Maurice Carême ?

Les autorisations ne sont accordées qu'à condition que les poèmes soient reproduits dans leur version intégrale, avec présentation et ponctuation originales. Il s'agit tout simplement de respecter la version voulue par l'auteur.

Vous est-il déjà arrivé de vous opposer à une publication ?



Même si la chose a été relativement rare, la Fondation a refusé la publication lorsque les poèmes étaient tronqués ou falsifiés. Cela constitue d'ailleurs une atteinte à la personnalité de l'auteur et est punissable par la loi.

Quelle aura Maurice Carême a-t-il aujourd'hui ?

Sa renommée est très grande en France, où son œuvre reste à la base de l'enseignement du français. Mais sa réputation demeure aussi internationale. Non seulement, il est traduit dans quasiment toutes les langues européennes, en afrikaner, en arabe, en chinois, en japonais, en ouzbek, en vietnamien et dans beaucoup d'autres que je ne peux pas citer spontanément. Ses livres sont également exploités pour se familiariser avec le français dans bien des universités (Oxford notamment et aux Etats Unis !). Enfin, aujourd'hui, plusieurs chanteurs continuent de s'inspirer de ses textes : Grégoire, Mannick, Jo Akepsima, Jacky Galou, etc.

Comment expliquez-vous que sa renommée soit plus grande à l'étranger que chez lui ?

On dit que « Nul n'est prophète dans son pays ». Le monde littéraire le classait, comme Georges Simeon et Henri Vernes, parmi les écrivains mineurs, parce qu'ils avaient de nombreux lecteurs et étaient populaires. Il y avait aussi la simplicité de l'œuvre *carémienne* dans une époque de recherche de l'intellect et de l'originalité à tout prix et qui dérangeait certains. En fait, il s'agissait d'une « simplicité complexe » comme l'a écrit plus tard l'un de ses exécutés universitaires hongrois, Laszlo Ferenczi.

Quel genre d'homme était Maurice Carême ?

Grand humaniste, il considérait que les qualités humaines étaient les plus essentielles. Mais sa lucidité vis-à-vis du monde était totale. Vivre sous l'occupation nazie ne vous laisse pas d'illusions. Mais il se réjouissait qu'il y ait eu des Gandhi et Martin Luther King pour améliorer le regard sur la vie.

Pourquoi Maurice Carême souhaitait-il créer une fondation ?

Pour assurer la pérennité de son œuvre et sauvegarder sa maison, qui deviendrait un musée ouvert au public.

Sur quels critères le comité de la Fondation a-t-il été sélectionné ?

Au départ, Maurice Carême a choisi parmi ses amis ceux qui réunissaient les plus grandes qualités humaines et artistiques et qu'il considérait les mieux adéquats à gérer une fondation d'utilité publique. Ce sont ces critères qui ont continué à prévaloir à la constitution du comité d'administration jusqu'à ce jour.

La Fondation dispose-t-elle d'un organe de diffusion ?

Une revue annuelle, publiée par la Fondation, fait le point sur l'actualité internationale de l'auteur et développe certains dossiers thématiques, tandis qu'un site Internet tenu à jour informe tout un chacun de chaque manifestation recensée et liée au poète.

Quel ouvrage de Maurice Carême conseillez-vous pour se familiariser avec son œuvre ?

Les anthologies : « Nouveau florilège poétique » et « Dans la main de Dieu » permettent une approche aisée de son style. Il y a aussi « La saveur du pain » que je conseille vivement. Même si cette anthologie est épuisée, elle reste disponible en prêt dans de nombreuses bibliothèques. De son côté, la Fondation diffuse l'ensemble de l'œuvre disponible à ce jour.

Propos recueillis par Daniel Bastié



NOËL, FÊTE DES LUMIÈRES

Ce 25 décembre, nous fêtons Noël avec nos proches. Comme chaque année depuis deux mille ans. Nous fêtons la naissance d'un enfant au cœur de la nuit. « Il est né, le divin enfant... » Croyants ou non, nous allumerons les bougies autour du sapin de Noël. Renouant ainsi, sans le savoir, avec une tradition antique bien antérieure à la fête que nous appelons la Noël.

Le mot apparaît au début du XII^e siècle, sous la forme *nael* dans le *Voyage de saint Brendan*, l'histoire d'un moine irlandais parti à la recherche du paradis perdu. On le retrouve plus tard chez Chrétien de Troyes, en 1275, sous sa forme actuelle : *Noël*. Ce mot provient du latin ecclésiastique *natalis* (*dies*), jour de la naissance du Christ, et s'explique par la transformation du premier « a » de *natalis* suite à l'évolution de la langue. Par dissimilation, dit-on en linguistique.

C'est donc bien l'anniversaire du Christ que nous célébrons le 25 décembre. Pourtant, cette fête fondatrice du christianisme sera ignorée pendant trois siècles des premiers chrétiens soumis aux persécutions romaines. Ils célébraient seulement la mort et la résurrection du Christ, l'observance du dimanche, jour du Seigneur, et la Pâque nouvelle.

Ce n'est qu'au cours du IV^e siècle, à partir du règne de Constantin, premier empereur chrétien, que l'on commencera à célébrer la naissance de Jésus : le 6 janvier en Orient, le 25 décembre en Occident. Or, dans les deux cas, c'est une fête païenne célébrant le début de l'année et un allongement de la clarté, qui est à l'origine de la fête chrétienne.

La fête du solstice de l'hiver

L'existence en Orient d'une fête de la lumière est fort ancienne. En 239 av. J.-C., le calendrier grec de Canope dans le delta du Nil indique la célébration, au solstice d'hiver, d'une fête de « la lumière qui croît avec la naissance du soleil ». Au début de notre ère, sous le règne de Tibère, lorsque Jésus naît, le solstice d'hiver (moment de l'année où le soleil est le plus bas à l'horizon) est célébré à Alexandrie et dans tout le Proche-Orient vers le 6 janvier du calendrier julien. A Alexandrie même, les Grecs installés depuis longtemps avaient coutume de célébrer, dans la nuit du 5 au 6 janvier, la naissance du Temps nouveau, l'*Aïôn*, par une grande procession aux flambeaux dans les rues. Ils chantaient le cantique suivant : « *La vierge a enfanté, la lumière augmente, la vierge a enfanté l'Aïôn* » dans l'éternité.

Les Grecs d'Alexandrie voulaient ainsi fêter le recommencement de l'année, le temps perdu et retrouvé chaque fois au début de l'année. Mais ils ne faisaient eux-mêmes qu'helléniser un vieux rituel égyptien,



celui d'Isis et d'Osiris qui célébrait la croissance de la lumière et la naissance du Temps nouveau. On croyait en Egypte que, le jour du solstice où la lumière diurne augmente, les eaux du Nil avaient un pouvoir de guérison magique, et que leur source déversait du vin au lieu d'eau. Cette fête portait déjà le nom d'Epiphanie, un mot grec signifiant « manifestation divine » qui restera pour désigner la fête des Rois mages le 5 janvier.

Diwali en Inde

La fête de la lumière est célébrée aujourd'hui encore en Inde. Lakshmî, l'épouse du dieu Vishnu, est fêtée traditionnellement en octobre-novembre, à la nouvelle lune : c'est la nuit populaire de *Diwali*, la nuit des lumières, au cours de laquelle des lampes sont allumées partout sur les toits des maisons et des temples, sur les rivières et sur la mer. Car

Lakshmî est née de la mer, comme l'Aphrodite grecque est née de l'écume, sur une feuille de lotus. Et cette nuit, éclairée par des myriades de lampions allumés en l'honneur de la déesse hindoue, n'est pas sans rappeler l'Épiphanie des Grecs, la nuit aux flambeaux d'Alexandrie.

La fête du Soleil

En Occident, la fête de la naissance de Jésus fut fixée le 25 décembre, entre 325 et 354 de notre ère. La fête des martyrs chrétiens, qui figure dans le calendrier romain de 354, atteste que le huitième jour précédant les calendes de janvier, c'est-à-dire le 25 décembre, on célébrait concurremment à Rome au moins deux fêtes : la naissance de *Sol invictus*, le Soleil impérial, et celle du Christ, né à Bethléem en Judée. La fête chrétienne dans l'Empire romain d'Occident semble donc s'être superposée au culte du soleil institué par l'empereur Aurélien en 274 et faisant du Soleil le dieu unique du néo-paganisme, dans lequel s'incarnait l'empereur divin.

A la même date, par ailleurs, les fidèles des mystères de Mithra, un dieu perse importé à Rome et sur les frontières de l'Empire par les légionnaires romains, célébraient eux aussi la naissance de leur dieu, né d'une pierre et *genitor luminis*, porteur de la nouvelle lumière. Le soir du 24 décembre, les adeptes de



Mithra et bien d'autres qui les imitaient allumaient des feux pour aider le soleil du solstice à monter plus haut au-dessus de l'horizon. Ils célébraient un rituel à base de pain et de vin dont l'analogie avec le mystère de la messe a frappé les chrétiens eux-mêmes. On a retrouvé des reliefs romains montrant Mithra en train d'égorger le taureau des ténèbres pour faire triompher la lumière sur la nuit. La vie sur la mort.

Il est probable que l'empereur Constantin, fondateur du christianisme comme religion d'Etat, ait voulu réaliser une sorte de syncrétisme entre le culte officiel du soleil dans lequel il avait été élevé, le culte de Mithra très répandu parmi les légionnaires, et le christianisme qui lui paraissait une religion d'avenir. Il embrassera la foi chrétienne à la fin de sa vie. Il se fera représenter sous la forme triomphante du Soleil (qui fut aussi la représentation du Christ sur un char solaire au IV^e siècle), et il instituera comme jour chômé obligatoire le *dies solis*, le jour du soleil, qui deviendra notre dimanche (*dies dominica*), jour du Seigneur. C'est sous son règne qu'apparaît la fête chrétienne de Noël, peut-être en 336.

Noël aux bougies

En célébrant au solstice d'hiver la naissance de Jésus, les chrétiens intégraient donc des fêtes païennes plus anciennes. Mais – et c'est le génie du christianisme dont parle Chateaubriand – ils associaient à la « nouvelle lumière » la naissance d'un enfant en chair et en os. La naissance du Sauveur. Comme le dit saint Ambroise, père et docteur de l'Eglise latine au IV^e siècle : « *C'est à bon droit que le peuple appelle ce saint jour de la naissance du Seigneur le soleil nouveau. Car avec l'apparition du Sauveur se renouvelle non seulement le salut de l'humanité mais aussi la clarté nouvelle du soleil...* »

Depuis deux mille ans, Noël est ainsi la célébration, chaque année, d'une nouvelle lumière incarnée par un enfant. Lumière d'espoir née au cœur de la nuit la plus longue, la plus profonde, la plus intense de l'année. C'est pourquoi cette nuit continue de fasciner les hommes, croyants ou non, réunis et apaisés autour du sapin de Noël. Car c'est une fête universelle qui plonge ses racines très loin dans le temps. Joyeux Noël à tous !

Michel Lequeux

Photo de Mithra prise par Michel Eloy au Musée des Thermes de Dioclétien à Rome.



UN NOUVEAU PRÉSIDENT POUR LA FOIRE DU LIVRE !

Le conseil d'administration de la Foire du Livre, qui s'est réuni le mardi 10 novembre en visioconférence, a accepté la démission d'Hervé Gérard de la présidence du Conseil d'administration et a élu à cette fonction Tanguy Roosen, administrateur de la Foire du Livre et directeur juridique de la SACD et de la SCAM en Belgique. Après douze années de présidence et trois mandats, dont le dernier arrivait à échéance maintenant, Hervé Gérard a donc remis sa démission comme l'y invitaient les statuts de l'asbl.

Nous tenons à souligner le travail remarquable dans des circonstances souvent difficiles qui a été accompli par le dorénavant ancien président ainsi que la grande disponibilité dont il a fait preuve tout au long de ses années aux côtés du conseil d'administration et de l'équipe en place.

Hervé Gérard souhaite à son successeur tous ses vœux de réussite dans les nouveaux défis qui l'attendent lui, les administrateurs et l'équipe dirigée par Marie Noble et demeure évidemment disponible et à leur écoute. Il tient enfin à remercier toutes celles et ceux, et ils sont nombreux, qui au cours de ce long mandat lui ont apporté leur aide et leur soutien et particulièrement Jacques De Decker qui nous a quittés il y a peu.

Tanguy Roosen est administrateur de la Foire du Livre de Bruxelles depuis 2009 et a activement participé aux évolutions de la Foire ces dernières années. Spécialiste du droit d'auteur, il conseille de nombreux auteurs dans les secteurs littéraire et audiovisuel et s'investit dans le développement des secteurs audiovisuel et littéraire en bonne intelligence avec les différents partenaires qui les composent. Il s'implique aussi dans le rayonnement du livre sous toute ses formes, le développement de l'éducation aux médias et la résolution amiable des conflits dans différentes organisations depuis de nombreuses années.

Il remercie personnellement Hervé Gérard pour le travail accompli dans ses fonctions de Président ainsi que le conseil d'administration de lui confier cette fonction. Il entend conforter l'excellente collaboration que le conseil d'administration entretient avec Marie Noble et toute l'équipe de la Foire du Livre de Bruxelles.

L'assemblée générale de la Foire de Bruxelles a aussi élu deux nouveaux administrateurs : Gaëlle Charon du Syndicat des libraires francophones de Belgique et Patrick Moller de Dilibel qui a déjà exercé un mandat d'administrateur de la Foire par le passé.

Le conseil d'administration de la Foire du Livre

LE FESTIVAL LITTÉRAIRE « BRUXELLES SE LIVRE(S) EN DIGITAL !

La huitième édition du Festival « Bruxelles se livre(s) » aurait dû ouvrir ses portes à La Maison de la Francité. Les mesures sanitaires lui ont permis de se transformer totalement, étonnement et follement, en devenant un festival virtuel. En effet, face à l'annulation de toutes les manifestations littéraires, ses organisateurs ont choisi le camp de la résilience et ont lancé la première édition de « Bruxelles se livre(s) » en mode digital.

Concrètement, jusqu'au 17 décembre 2020, ils mettent en avant, chaque jour, sur le site « anti-covid » www.res-tezalamaison.be, sur la page Facebook de la Maison de la Francité et via les gentils influenceurs qui auront envie de partager un des trente-cinq livres qui auraient dû être présentés « en vrai ».

Bien sûr, à l'instar des années précédentes, le public pourra acquérir ces ouvrages chez les libraires locaux de son choix ou via l'e-shop de la librairie Filigranes, partenaire de l'événement. Peut-être l'occasion de réaliser quelques achats en vue des cadeaux à offrir en fin d'année, à la fois pour montrer son attachement aux proches autant que pour soutenir nos commerçants, nos auteurs et nos éditeurs.

Trouvez également davantage de détails sur le site www.bruxellesselivre.be



BOURSE CLAUDE ETIENNE 2020-2021

Né de la collaboration entre le Rideau et le Centre des Écritures Dramatiques Wallonie-Bruxelles, la Bourse d'écriture Claude Etienne est un programme de soutien et d'accompagnement des écritures émergentes en Fédération Wallonie-Bruxelles.

Cette saison, 91 candidats ont répondu à l'appel à projet. Un engouement qui nous réjouit et témoigne de la vitalité des artistes littéraires !

Bravo aux lauréates de cette troisième édition :

Julie Jaroszewski pour *L'extinction des villages* et Victoria Lewuillon avec *En quête - Un récit depuis la rive avant l'oubli*.



Julie Jaroszewski © Thierry Deronne et **Victoria Lewuillon** © Annah Schaeffer

LA MONNAIE VIA INTERNET !

Suite à la décision prise par le gouvernement d'interdire les manifestations culturelles jusqu'au 19 novembre, La Monnaie est une nouvelle fois contrainte de repenser sa programmation en profondeur.

Dès lors, nous ne pouvons pas garantir la santé et la sécurité de nos artistes et de nos collaborateurs et nous devons donc nous résigner à ne pas entamer les répétitions de cette production.

Cette décision n'est en aucun cas un aveu de défaite, et encore moins la preuve que nous regrettons d'avoir choisi de lancer la saison 2020-21, malgré ces temps d'incertitude. Nous avons fait le choix, il y a quelques mois, de laisser nos artistes et nos employés faire leur travail et ainsi d'offrir au public ce qu'il désire. Nous avons souhaité rester fidèle à notre mission, malgré cette période singulière. Et c'est précisément parce que nous avons conscience du rôle crucial de la culture dans de tels moments d'adversité, que nous préparons, dès aujourd'hui, la suite de notre saison. Emplis d'espoir et de bonne volonté, nous repensons cette saison une nouvelle fois, selon les protocoles que nous avons établis et qui ont été approuvés par les autorités officielles. Comme au printemps, nous profiterons des semaines à venir pour travailler discrètement en coulisses afin de satisfaire dès que possible notre fidèle public avec des opéras, de la danse, des concerts, des récitals et des concertini. Plus de détails sur le site www.la-monnaie.be

MERCI MICHAEL DELAUNOY !

En ces heures de tâtonnements politiques face à la crise sanitaire, il est devenu bien difficile de retrouver la conscience d'une « mission » pour qui assume le rôle de diriger une société. Et pourtant, ce terme est désormais inséparable de l'immense tâche à laquelle Michael Delaunoy a répondu avec enthousiasme pendant près de treize années, restant toujours attaché à l'idée de limiter son mandat, et d'un jour céder la place.

À la suite de deux grands du Théâtre belge, Claude Etienne son fondateur, puis Jules-Henri Marchant, ce rôle de directeur du Rideau de Bruxelles était avant tout de porter une vision artistique, de mener une équipe, et de transmettre au public l'essentiel de cet art qui nous relie, celui de la scène.

Contre vents et marées, dans une période de nomadisme éprouvante, Michael a toujours mis en avant

les artistes et les équipes qui font le théâtre. Il a une façon mystérieuse de faire émerger le beau là où on ne l'attend pas, même dans des moments difficiles. Ce fut encore le cas dans son dernier message au public, adressé lors de la générale de *Mzungu*, l'une des nombreuses œuvres théâtrales choisies et programmées par lui pour transmettre à travers le Rideau, un message d'engagement politique et social dans une forme artistique.

À l'issue de cette fragile et belle représentation, la mort dans l'âme, je me suis levé et, dans un discours opposé à tout ce qu'on est en droit d'attendre du théâtre, j'ai invité ces femmes, ces hommes, ces enfants, à quitter la salle, à quitter le théâtre, à disparaître dans la nuit d'automne... Je les ai - oui - je les ai chassés du théâtre. Et puis moi-même je suis parti. C'était ma dernière représentation au Rideau avant de quitter mes fonctions de directeur samedi prochain. Je ne l'avais pas imaginée comme ça. Les estuaires des fleuves sont souvent des passes difficiles à franchir, tant le cours d'eau et l'océan y perdent leur identité. Michael est dans le delta d'un fleuve où il a courageusement piloté le Rideau, tantôt coquille de noix, tantôt vaisseau et même paquebot, toujours avec énormément de générosité et d'humanité.

Le Conseil d'Administration et toute l'équipe du Rideau expriment à Michael toute leur gratitude et leur admiration pour la mission accomplie. Nous le remercions aussi d'avoir tout mis en œuvre pour transmettre dignement le flambeau à Cathy Min Jung, dans des circonstances pleines de promesses et d'espoirs

Après ce long périple, nous lui souhaitons un nouveau point de départ d'où il pourra gagner d'autres horizons, réaliser d'autres mises en scène, révéler d'autres créations que son talent nous donnera heureusement la joie de découvrir.

Avec notre immense reconnaissance,

Le Conseil d'Administration et l'équipe du Rideau de Bruxelles



LE POCHE S'EXPOSE DANS LES RUES DE LA CAPITALE

L'exposition d'Olivier Wiame au Théâtre de Poche n'étant pas accessible au public en ce moment à cause de la fermeture des lieux culturels, nous avons décidé d'envahir les rues de Bruxelles avec quelques-uns de ses collages.

L'affiche est une tradition très ancienne au Poche. Jacques Richez, Roland Topor, Raymond Renard en ont produit. A l'époque, beaucoup d'autres théâtres faisaient de même. Leurs iconographies étaient très riches. Le Poche maintient et cultive cette philosophie d'être présente dans l'espace public pour interpeller les citoyens sur des problématiques contemporaines.

L'affiche, outil de communication et d'expression artistique précieux et unique, fait autant partie de l'ADN du Poche que de celui d'Olivier Wiame, scénographe et célèbre affichiste du Poche depuis qu'il est sorti de ses études en communication graphique à La Cambre en 1981.

Ses affiches, que tout le monde s'arrache, au sens propre et même au figuré, marquent les esprits, travaillent sur l'imaginaire et provoquent souvent de vives réactions.

Elles sont un espace de respiration dans la ville, trop souvent monopolisée par la publicité.

Quelques-uns des collages seront visibles dans les rues de Bruxelles dès le 13 novembre, et ce, pendant un mois avec le soutien de All Music. Dès la réouverture, l'ensemble de l'exposition « des collages » sera à découvrir aux cimaises du Poche avant et après nos spectacles. Plus d'infos wiamе.olivier@skynet.be



ACTIVITÉS SUSPENDUES AU CCU !

Chères spectatrices, chers spectateurs,

En application des décisions prises dans le cadre de la lutte contre le Coronavirus, toutes les représentations et activités publiques du CCU sont annulées jusqu'au 31 décembre inclus. Ne pas savoir, différer, ajourner, attendre, espérer, annuler : voici désormais notre lot ! Etrange mirage, ce futur qui se défait à mesure qu'on s'en approche. Allons ! Il nous incombe à tous de contribuer à lutter contre la pandémie, et de maintenir un cap joyeux ! Nous cherchons encore de quelle façon sauver cette drôle de saison, qui ne cesse de ne pas avoir lieu. Nous avons remis sur le métier la programmation des mois à venir, nous réorganisons ce qui peut l'être, nous refaisons notre site internet, continuons de faire évoluer le Wolvendael, préparons les projets de la saison 21-22. Comme l'horizon est incertain, il ne nous est pas encore possible de parler du nouveau calendrier. Nous ne voulons pas faire croire que tout va être reporté, l'accumulation est à présent trop forte. Nous nous efforçons de trouver un équilibre dans ce qu'il sera possible de faire. Cette démarche va nous prendre un peu de temps, et nous vous prions de bien vouloir prendre patience, le temps que nous revenions vers vous avec plus d'information. Une chose est certaine : dès qu'il nous sera permis de rouvrir, nous voulons vous proposer un havre de plaisirs et de découvertes. A tous et toutes qui faites tant d'efforts en ces temps difficiles, tentons d'être patients ensemble. Nous surmonterons ensemble cette période, jusqu'à ce que chacun se sente à nouveau libre de sortir en toute sécurité et de se lancer à la découverte de spectacles nouveaux. Gardons confiance dans la mission que nous avons et qui nous lie à vous.

L'équipe du Centre culturel d'Uccle

DÉCÈS DE L'ACTEUR SEAN CONNERY

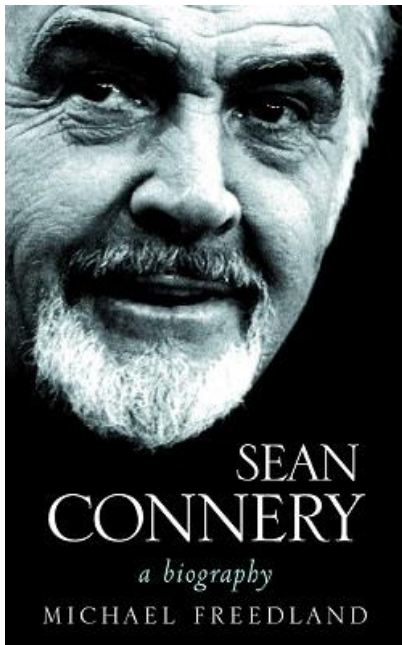
Celui qui fut sept fois 007, l'agent secret britannique, s'en est allé paisiblement dans son dernier sommeil. Sean Connery était âgé de 90 ans mais souffrait de démence depuis plusieurs années. Il était atteint de la maladie d'Alzheimer, comme l'a révélé son épouse Micheline Roquebrune. « Son dernier souhait a été exaucé, a-t-elle confié aux journalistes. Sean n'était plus capable de s'exprimer. Au moins, il est mort dans son sommeil et sa fin fut vraiment paisible. C'est ce qu'il voulait. »

Sean Connery est décédé dans son lit, dans la nuit du 30 au 31 octobre, vers 1 h 30 du matin. Il résidait à Nassau, aux Bahamas, en digne héritier de 007 depuis qu'il avait pris sa retraite en 2003, après son dernier rôle dans *La Ligue des gentlemen extraordinaires* cette année-là.

Un « sale con »

Le père d'Indiana Jones était pourtant un « sale con » avec les femmes, comme le rappelle une interview publiée en 1987, lors de la remise des Césars qu'il avait présidée. Interview republiée au lendemain de sa mort. Il y déclarait, sans l'ombre d'une hésitation, qu'il n'était pas dramatique de gifler une femme de temps à autre, sous le regard consterné de la journaliste qui l'interviewait. Icône ambivalente, acteur culte aux opinions tranchées et parfois nauséabondes, comme l'agent 007 qu'il a superbement incarné, Sean Connery faisait partie de « la vieille garde » des machos. Celle qu'il représentait sous son sourire carnassier de fauve aux yeux bruns. « Bond. Mon nom est James Bond » était devenu sa célèbre réplique. Avant de se remarier avec Micheline Roquebrune, grand-mère de l'animatrice de télévision Stéphanie Renouvin, la vedette de cinéma avait épousé l'actrice australienne Diane Cilento. Leur mariage, dont est né un fils unique, Jason, a duré onze ans, de 1962 à 1973. Une union qui n'a pas empêché Sean Connery de jeter son dévolu sur la pulpeuse Brigitte Bardot, la sex-symbol des années 60, alors amoureuse de Serge Gainsbourg et restée de glace face à ses avances sur le tournage de *Shalako*, le seul western auquel il ait participé en 1968.

Il rencontrera deux ans plus tard la femme de sa vie, Micheline Roquebrune, l'artiste-peintre franco-marocaine, à Marrakech dans une chambre torride, lors d'une partie de golf. « On s'est aimé comme des fous ces quatre jours-là, avant que nous ne nous retrouvions plus tard en Espagne », se souvient-elle. Cela faisait 45 ans qu'ils étaient mariés pour le meilleur et pour le pire : ses infidélités et les accès de démence dont souffrait Sean depuis 2013.



SEAN CONNERY



Filmographie

Outre son rôle-titre dans sept James Bond, de *Dr No* aux *Diamants sont éternels*, on a pu le voir jouer pour les plus grands réalisateurs : Alfred Hitchcock (*Pas de printemps pour Marnie*, 1964), Sidney Lumet (*Le Crime de l'Orient-Express*, 1974), John Huston (*L'homme qui voulait être roi*, 1975), Jean-Jacques Annaud (*Le Nom de la rose*, 1986), Brian De Palma (*Les Incorruptibles*, 1987) ou encore Steven Spielberg (*Indiana Jones et la Dernière Croisade*, 1989). Dans *Dr No*, pratiquement inconnu, il fut choisi parce qu'il ne coûtait pas cher à l'époque, en 1962, et tout le film fut tourné à la Jamaïque, compte tenu des moyens limités dont disposait la production. Le film remporta 60 fois son investissement : la machine

était enclenchée pour Sean Connery qui allait enchaîner ensuite les succès.

Choisissant ses rôles avec discernement, il parviendra au fil des années à modifier son image d'aventurier baroudeur pour afficher une solitude non dénuée d'humour, qui lui allait bien. Il en joua en acceptant des rôles secondaires ou des caméos (personnages fugaces), mais toujours dans des rôles de prestige où il s'affirmait : Richard Cœur de Lion dans *Robin des Bois, prince des voleurs* en 1991, ou le roi Arthur dans *Lancelot, le premier chevalier* en 1995.

Il remporta la Cecil B. DeMille Award en 1996 pour couronner l'ensemble de sa carrière, à laquelle il mit fin en 2003 afin de se consacrer à l'écriture de son autobiographie.

Icône du cinéma britannique, Sean Connery a été anobli par la reine Elisabeth II en 2000 « pour service rendu au cinéma britannique », devenant ainsi Sir Sean Connery. Fier de ses origines écossaises (au nom desquelles Ian Fleming, d'abord réticent, réécrivit ensuite la biographie de l'agent 007), il a toujours soutenu l'indépendance écossaise, dont il devint un des principaux contributeurs en 1990. Il affichait d'ailleurs son accent écossais avec autorité, et c'est la raison pour laquelle il fut anobli sur le tard.

Selon les producteurs de James Bond, Michael G. Wilson et Barbara Broccoli, « *il a révolutionné le monde avec son portrait cruel et spirituel de l'agent secret sexy et charismatique. Il est sans aucun doute largement responsable du succès de la série* ». Oublions donc ses prises de position sexistes, voire machistes, et retenons ses meilleures compositions dans l'histoire du cinéma.

Michel Lequeux



DU CÔTÉ DE LA MONNAIE

Suite à la décision prise par le gouvernement d'interdire les manifestations culturelles jusque mi-décembre, La Monnaie est une nouvelle fois contrainte de repenser sa programmation en profondeur. Puisque nous ne sommes plus autorisés à accueillir de public dans nos bâtiments, toutes les représentations sont annulées et reportées à une date ultérieure. Cette décision n'est en aucun cas un aveu de défaite, et encore moins la preuve que nous regrettons d'avoir choisi de lancer la saison 2020-21, malgré ces temps d'incertitude. Nous avons fait le choix, il y a quelques mois, de laisser nos artistes et nos employés faire leur travail et ainsi d'offrir au public ce qu'il désire. Nous avons souhaité rester fidèle à notre mission, malgré cette période singulière. Et c'est précisément parce que nous avons conscience du rôle crucial de la culture dans de tels moments d'adversité, que nous préparons, dès aujourd'hui, la suite de notre saison. Emplis d'espoir et de bonne volonté, nous repensons cette saison une nouvelle fois, selon les protocoles que nous avons établis et qui ont été approuvés par les autorités officielles. Comme au printemps, nous profiterons des semaines à venir pour travailler discrètement en coulisses afin de satisfaire dès que possible notre fidèle public avec des opéras, de la danse, des concerts, des récitals et des concertini.

L'équipe de la Monnaie



UN MOT DU T.T.O.

Chers spectateurs, chères spectatrices,

Vous l'avez certainement appris comme nous samedi midi (vendredi matin ou était-ce finalement vendredi soir ? On s'y perd !). Nous nous voyons dans l'obligation de fermer à nouveau temporairement nos portes à notre public. C'est un nouveau coup de massue pour nous et pour le reste du monde de la Culture, mais nous espérons tout de même contribuer à l'effort commun pour endiguer cette maladie ! Durant ces derniers mois, nous n'avons eu de cesse de tenter de nous réinventer et de trouver des solutions pour continuer d'exister, même ailleurs, même autrement.

Rassurez-vous, derrière les portes fermées, notre équipe est pleine de ressources et fait son maximum pour que la lumière revienne.

La situation est difficile et nous vous demandons de l'indulgence, car nous travaillons d'arrache-pied pour vous permettre d'assister bientôt à nouveau à nos spectacles et pour nous permettre encore d'exister.

D'un point de vue organisationnel, nous vous demanderons de ne pas saturer nos lignes téléphoniques. Nous reviendrons à vous avec de bonnes nouvelles.

Aujourd'hui, si nous existons encore, c'est grâce à vous, grâce aux dons que nous avons reçus, grâce à celles et ceux qui ont fait l'acquisition de l'un ou plusieurs de nos masques solidaires... Merci à eux, merci à vous ! Avec un public pareil... Qui a besoin d'une armée ? Haut les cœurs !

Prenez surtout soin de vous et des autres, et si vous sortez, n'oubliez pas votre masque !

Enfin, pour conclure nous avons une pensée émue pour le personnel soignant sur les genoux, se remettant à peine de la première vague et que nous sollicitons à nouveau. Ce sont eux et elles les vrais héros et les vraies héroïnes de notre Histoire.

L'équipe du Théâtre de la Toison d'Or



ET À LA COMÉDIE CLAUDE VOLTER !

Chères spectatrices, chers spectateurs, Au vu de la situation sanitaire actuelle, la réservation de tickets par téléphone et sur place est momentanément suspendue.

Si vous avez des questions, n'hésitez pas à contacter notre secrétariat à l'adresse mail suivante : secretariat@comedievolver.be

Nous vous invitons aussi à consulter notre site web et à visiter notre page Facebook pour d'éventuelles mises au point. Nous nous réjouissons à l'idée de vous revoir à l'occasion du spectacle "Le noir te va si bien" que nous espérons jouer prochainement.

Prenez bien soin de vous et de ceux qui vous entourent. Bon courage à tous !

L'équipe de la Comédie Claude Volter



DES NOUVELLES DU THÉÂTRE ROYAL DU PARC

Je voulais encore vous remercier pour la confiance que vous nous témoignez et tous ces magnifiques retours qui nous sont parvenus suite au spectacle « To play or not to play ». La situation évolue de jour en jour et il est bien difficile de savoir ce qui se passera dans quelques semaines. Nous attendons la prochaine conférence du Conseil national de Sécurité et nous reviendrons vers vous dès que possible ... Nos équipes restent mobilisées pour répéter, créer des spectacles afin de pouvoir ouvrir dès qu'il nous le sera permis ! Votre patience, votre compréhension et votre solidarité nous vont droit au cœur.

Prenez soin de vous ! Nous espérons vous retrouver très vite.

Thierry Debroux, directeur



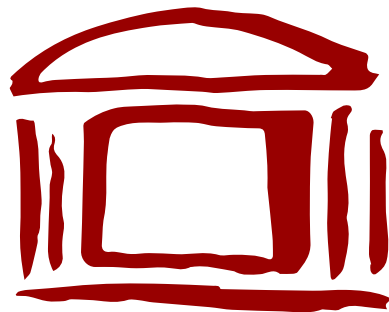
THÉÂTRE ROYAL DU PARC

ET AU THÉÂTRE ROYAL DES GALERIES ?

Chers spectateurs,

Suite aux mesures prises ce samedi 24 octobre 2020 par le gouvernement, nous sommes contraints d'annuler toutes nos représentations jusqu'à nouvel ordre et nous mettons tout en œuvre pour les reporter au cours de la saison 2020/2021.

Nous reviendrons vers les abonnés avec un calendrier de report de leur série.



**LA COMPAGNIE
DES GALERIES**

Quant aux spectateurs qui ont acheté des places, nous leur proposons plusieurs solutions. Le transfert pour de nouvelles dates qui leur seront communiquées prochainement ou le transfert de leurs places sur l'un des autres spectacles de la saison en cours.

Pour toutes informations, vous pouvez vous adresser à notre service de billetterie par courriel à location@trg.be ou par téléphone au 02 / 512 04 07 (du mardi au samedi, de 11h à 17h).

Le Théâtre des Galeries suit de près les évolutions des mesures et vous en informera via son site internet et ses réseaux sociaux.

Merci pour votre compréhension. Nous espérons vous retrouver très vite.

L'équipe du Théâtre royal des Galeries

LA BALSAMINE SUSPEND TOUTES SES ACTIVITÉS ET REPRÉSENTATIONS PUBLIQUES

Chers spectateurs et spectatrices,

En raison des mesures prises par le gouvernement de la Région de Bruxelles-Capitale pour limiter la propagation du coronavirus, la Balsamine est momentanément contrainte de cesser toutes activités et représentations publiques.

A compter d'aujourd'hui, les bureaux du théâtre seront également fermés. Pour toutes vos questions ou vos demandes, nous sommes joignables uniquement par e-mail aux adresses : info@balsamine.be et reservation@balsamine.be

Les membres de l'équipe de la Balsamine sont également joignables sur leurs adresses e-mails.

En tant que lieu de création et d'accompagnement des artistes, la Balsamine maintient les répétitions des projets « les lianes » et « Au pied des montagnes », tout en respectant les normes sanitaires en vigueur.

Nous travaillons pour reporter au maximum tous les spectacles et activités qui n'auront pu être maintenus. Nous vous tiendrons informés dès que possible.

Les détenteurs de billets déjà achetés et/ou les personnes ayant réservé pour l'un ou l'autre des spectacles et activités prévus seront contactés par la billetterie dans les prochains jours et seront tenus au courant des démarches à suivre.

Merci pour votre compréhension. Au plaisir de vous retrouver bientôt !

L'équipe de la Balsamine



MESURES AU RIDEAU DE BRUXELLES

Chères spectatrices et chers spectateurs,

Suite aux mesures prises par le gouvernement pour limiter la propagation du coronavirus, nous sommes contraints d'annuler nos représentations et mettons tout en œuvre pour reporter l'ensemble des spectacles au cours de la saison 20-21.

Vous qui êtes abonnés ou qui avez réservé des places, plusieurs solutions s'offrent à vous : le transfert de vos places sur les nouvelles dates qui vous seront communiquées prochainement pour ces mêmes spectacles, le transfert de vos places sur l'un des autres spectacles de la saison en cours ou le remboursement de vos places. Il est également toujours possible de reverser l'entièreté ou une partie du montant de vos places au fond de solidarité destiné au soutien des travailleurs du secteur culturel, créé en mars 2020 (contribution non déductible fiscalement).

Merci de communiquer votre choix en mentionnant explicitement vos nom et prénom ainsi que vos coordonnées bancaires en cas de remboursement, auprès de notre service billetterie par courriel à reservation@rideaudebruxelles.be ou par téléphone au +32 (0)2 737 16 01 (du mardi au vendredi, entre 14h30 et 18h).

Le Rideau de Bruxelles suit de près les évolutions des mesures et vous en informera via son [site internet](http://www.rideaudebruxelles.be) et par ses lettres d'infos.

Merci pour votre compréhension. Nous nous retrouvons dès que possible. En attendant, restons en lien. Soyons prudents et solidaires.

L'équipe du Rideau



LE POINT AU THÉÂTRE LE PUBLIC !

En écho aux décisions du gouvernement pour limiter la propagation du virus, c'est décidé : les théâtres ferment. Nous allons donc baisser le rideau pour une période indéterminée. Nous sommes désolés de devoir interrompre une saison qui s'annonçait joyeuse et interpellante. Mais la pandémie nous a rattrapés. Sachez, cependant, que toutes les équipes restent mobilisées. Dès à présent, nous recherchons des alternatives pour rester en contact avec vous. Nous vous tiendrons au courant régulièrement des initiatives que nous allons prendre.

Car il nous paraît essentiel de nous fixer des perspectives. Nous pouvons déjà vous dire que nous allons faire le maximum pour que vous puissiez avoir accès à tous les spectacles tels qu'ils ont été programmés. En attendant, sachez que vos places ne sont pas perdues : vous pouvez les conserver en attendant d'une reprise du spectacle suspendu. Vous pouvez également les utiliser sur un autre spectacle au choix de cette saison ou de la suivante. Vous pouvez aussi nous téléphoner pour que nous puissions tenter de répondre à toutes vos questions. Nous profitons de la présente pour vous remercier encore de votre soutien indéfectible depuis le mois de mars dernier. Vous revoir, chaque soir, dès la réouverture a décuplé notre énergie et notre motivation. Vous êtes nos meilleurs alliés auprès des pouvoirs publics. C'est vous qui avez fait comprendre que la culture est une activité essentielle à vos vies, à vos moments de loisirs et de libertés. Nous avons la volonté de maintenir ce lien qui nous unit. Et qui vous unit aussi aux artistes. Nous allons rechercher tous les moyens qui nous permettront de rester en mouvement pour continuer à préparer l'avenir. Pour maintenir vivants les lieux vivants.

Les lieux qui favorisent la liberté de penser, la confrontation des idées et des points de vue. Les lieux qui favorisent les divertissements vivifiants. Votre présence, votre fidélité, sont notre meilleure motivation. Les artistes restent donc mobilisés pour répéter, fabriquer des spectacles afin de pouvoir lever le rideau dès que possible. Nous allons tenter de mettre en place des *streamings* pour que vous puissiez « assister » aux spectacles qui se sont arrêtés. Nous espérons que vous et votre entourage serez préservés le plus possible de cette crise profonde et violente.

Plein de courage à toutes et tous. À vous revoir très vite autour des scènes, pour de nouveaux récits.

Patricia Ide, Michel Kacenenbogen et toute l'équipe du théâtre Le Public

T H É Â T R E
LE PUBLIC 
UN MALIN PLAISIR

MÊME AMBIANCE AU THÉÂTRE DES MARTYRS !

La nuit est tombée brutalement. Comme chaque fois, au passage à l'heure d'hiver, recouvrant ainsi de son voile noir les cinémas, les centres culturels, les musées et les théâtres, fermés par les autorités pour cause de covid-19, jusqu'à une période indéterminée. Devant la pandémie redoublant de force, devant notre système de soins de santé toujours aussi faibles, il n'y avait guère d'alternative pour soulager des vies, pour en sauver d'autres ... Et nous nous associons pleinement à cette décision, même si nous déplorons les cacophonies qui l'ont précédées.

La nuit est tombée, mais le jour reviendra. Il ne faut point en douter. Nous nous retrouverons et nous nous applaudirons, prenant plaisir au partage des intelligences et des émotions des arts de la scène.

Nous travaillons aujourd'hui à évaluer au mieux la situation et, dès qu'elle se décantera, nous mettrons en place un nouveau calendrier de représentations, toujours dans le respect des consignes sanitaires.

Nous reprendrons prochainement contact avec les spectateurs détenteurs de billets ou d'abonnements pour leur présenter les modalités d'échange ou de remboursement.

Prenez soin de vous.

L'équipe du Théâtre des Martyrs



MANNEKEN-PIS SOUS TAILLE XL

Ixelles vient de lui confectionner son 1050^e costume, à l'image du code postal de la commune. Costume sur mesure, évoquant Thyl Uylenspiegel, le héros de Charles De Coster auquel un monument est dédié place Flagey, devant les étangs d'Ixelles.

Du haut de ses 61 cm, notre *ketje* bruxellois a la garde-robe la plus fournie du royaume. La tradition de le vêtir remonterait à 1615, lors de l'Ommevang sous les Espagnols, ce qui lui fait quatre siècles de costumes soigneusement taillés. Au total, il en porte 1050, le dernier venant de la commune d'Ixelles qui le lui a offert le 2 octobre 2020. Ce superbe costume évoque le fou du Roi qui dit à la cour et au roi leurs quatre vérités, en se moquant du pouvoir en place. Il marie le jersey pour le pantalon, le wax pour la tunique, le cuir et le feutre pour les accessoires, le tout dans une joyeuse et gaillarde ambiance.

De Thyl à Manneken-Pis

La première source d'inspiration fut sans conteste Thyl Uylenspiegel. Le costume évoque la bravoure des deux personnages : l'un considéré comme le résistant à l'occupation espagnole, l'autre représentant la zwanze, ou l'humour bruxellois bien connu. C'est aussi un hommage à



Charles De Coster, l'écrivain ixellois qui a donné ses lettres de noblesse à la révolte flamande menée contre le duc d'Albe et ses sbires au XVI^e siècle.

En regardant le bonhomme « qui pisse » au coin des rues, on reconnaîtra en effet la petite bourse de cuir qui contient les cendres de Claes, le père du héros brûlé par les Espagnols sur la place publique. Quant au hibou juché sur son épaule, c'est une feutrine réalisée par une jeune Ixelloise de 8 ans, qui évoque le mot *uil* contenu dans « Uylenspiegel », « hibou et miroir », image emblématique du jeune héros confronté à l'intransigeance religieuse et à la censure. Il y a d'ailleurs un petit miroir accroché à sa ceinture, frappé du drapeau européen, dont les institutions sont en partie situées à Ixelles. Et aussi l'arbre figurant la commune.

On retrouve tous ces éléments sur le monument consacré au héros de Charles De Coster qui publia son roman en 1867 : « *La légende et les aventures héroïque, joyeuses et glorieuses d'Uylenspiegel et de Lamme Goedzak* ». Ce dernier est remplacé, sur l'œuvre en bronze, par Nelle, la compagne de Thyl qui l'enlace de ses deux bras. Le récit a ouvert la

voie à plusieurs suites notables : le compositeur allemand Richard Strauss en fit un poème symphonique, Joris Ivens, cinéaste hollandais, réalisa en 1956 un film avec Gérard Philippe dans le rôle principal, et Willy Vandersteen transposa l'aventure héroïque en BD.

Haute couture

C'est Yves Rouyet, échevin du Patrimoine, qui est allé choisir le tissu principal parmi les plus beaux wax vendus dans le quartier cosmopolite de Matonge, à Ixelles. Dessiné par la styliste ixelloise Sandrine Hanrez, le costume a été réalisé par Sophie Wery, couturière officielle de Manneken-Pis depuis 2016, qui en est à son 40^e habit. Le costume lui-même, ajusté par Nicolas Edelman, habilleur officiel depuis 2014, a été jugé très seyant par tous ceux qui ont assisté à la cérémonie. Il a rejoint depuis le musée de la Ville de Bruxelles pour y être mis à l'abri. Cela fera pour notre Manneken-Pis un habit de haute couture joint à sa garde-robe de plus en plus fournie. Si vous cherchez un costume pour les fêtes, passez-y : le *ketje* vous donnera des idées. D'après une source figurant dans *Info Ixelles*.

Michel Lequeux



LA BÛCHE DE NOËL

Voilà que revient Noël comme chaque année, au cœur de la plus longue nuit de l'hiver. Il faudra une bonne bûche pour chauffer l'âtre. Maman vous l'apportera, toute fourrée de crème au beurre et nappée de moka. Voire arrosée de Grand Marnier. Ou glacée à la vanille, au café et au chocolat. Miam, miam, on s'en régallera. Peut-être même que vos enfants, s'ils lisent ma chronique, vous demanderont d'où elle vient, cette bûche mise à table pour la famille.



Elle nous vient du Moyen Age et servait à chauffer le seigneur. C'était l'une des nombreuses redevances dues par le paysan, qu'on appelait le serf, au seigneur sur les terres duquel il vivait. Le jour de Noël, il devait lui apporter la plus belle des bûches qu'il avait coupées dans la forêt pour que le seigneur et sa famille passent cette nuit-là bien au chaud, dans leur sombre donjon ouvert aux quatre vents.

Au milieu de la grande salle conviviale éclairée par d'étroites fenêtres sans carreaux, se trouvait un âtre, dont la fumée s'échappait par une lanterne pratiquée dans le toit. C'est autour de cet âtre que se serrait toute la maisonnée du château durant les longues nuits d'hiver. La bûche du paysan était la bienvenue pour y brûler joyeusement. Comme le seigneur avait beaucoup de paysans sur ses terres, il recevait beaucoup de bûches pour se chauffer au coin du feu, cette nuit-là et les autres qui suivraient. A Pâques, il recevait aussi des œufs et parfois un agneau qu'on disait pascal.

Corvées et autres banalités

En échange du maigre lopin de terre qu'il cultivait pour lui et les siens, le paysan devait ainsi fournir bien et services tout au long de l'année. Il abandonnait au seigneur un dixième de sa récolte qu'on appelait la dîme. Il lui devait en outre plusieurs journées de travail gratuit par semaine : défrichage des bois, drainage des marais, creusement des canaux, construction des digues...

A ces services ou « corvées », il fallait encore ajouter les « banalités » (d'un vieux mot germanique signifiant *devoir*) : le paysan était obligé de moudre son grain, de cuire son pain, de brasser sa bière, de presser son raisin au moulin, au four, à la cuve ou au pressoir du seigneur, le tout moyennant une petite redevance qui alimentait les caisses du château. Et le jour où il épousait une jolie paysanne du terroir – ou plutôt du domaine –, il devait enfin racheter, pour la prendre vierge, le *ius primae noctis*, le droit du seigneur de passer la première nuit avec la jeune épousée.

Toutes ces obligations sont définies dans le droit coutumier du Moyen Age. Sans doute, toutes les redevances n'étaient-elles pas exigées partout de la même façon et avec la même rigueur, Dieu merci, mais il n'était pas rare que le paysan, pour vivre sur les terres du seigneur, dût lui céder jusqu'aux deux tiers de sa production et de ses revenus. Plus que le contribuable aujourd'hui à l'Etat, ce qui n'est pas peu dire, vous en conviendrez en regardant votre déclaration d'impôts.

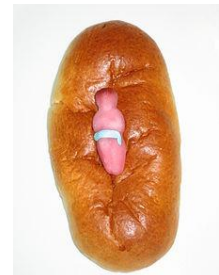
Bûche, cougnou et vœu

Le nom de cette bûche était *tréfeu* ou *tréfouet*, du latin *tres foci*, « trois feux », car elle devait brûler au moins trois jours après Noël, sinon davantage. En Normandie, à l'instant où l'on y mettait le feu, les petits enfants allaient prier dans un coin de la pièce afin, leur disait-on, que la souche leur fasse des présents. Et tandis qu'ils priaient, on plaçait à chaque bout des paquets d'épices, de dragées et de fruits confits qu'ils découvraient quand ils revenaient près de l'âtre.

En Flandre, lors de la veillée, les mères déposaient sur le chevet du lit de leurs enfants un gâteau de Noël appelé *coignole*. C'est une pièce de pâtisserie oblongue creusée dans sa partie supérieure et moyenne, destinée à recevoir un petit Jésus en sucre. C'est le cougnou que nous servons à Noël.

La bûche en tant que pâtisserie a commencé à se populariser après la Libération, dans les années 1945-1950. En nous rappelant une coutume d'autrefois, elle nous fait oublier les petits désagrèments de la vie d'aujourd'hui, telle la note de mazout ou de gaz, et elle met du baume sur notre cœur. Une amie croate me racontait l'autre jour qu'il était d'usage dans la région de Split, il n'y a pas si longtemps encore, d'allumer trois bûches la veille de Noël, en formulant un vœu, juste avant de faire cuire la choucroute du soir... Faites donc, vous aussi, un vœu le soir de Noël et régalez-vous avec votre famille autour de la bûche.

Michel Lequeux



CONTE DE NOËL : MON BEAU SAPIN ...

A l'orée d'un bois, un petit sapin ne demandait qu'à grandir. Il ne songeait pas à respirer l'air frais du printemps. Il ne regardait pas les enfants qui venaient ramasser les premières framboises et qui disaient de lui, parfois : « Oh, le joli sapin ! » Il ne faisait que soupirer : « Ah, pourquoi ne suis-je pas aussi grand que les autres arbres ? Je pourrais étendre mes branches au loin et regarder le monde depuis ma cime. Les oiseaux viendraient se nicher dans mes branches, et lorsque le vent soufflerait, je pourrais moi aussi me balancer au-dessus de la forêt... »

Aux environs de la Noël, on coupa de jeunes arbres, et ceux qui étaient les plus beaux conservèrent leur ramure. On les plaça sur un chariot qui les emmena hors du bois. « Où vont-ils donc ? demanda notre petit sapin.

– Nous le savons ! Nous le savons ! gazouillèrent les oiseaux. Dans la ville, nous avons vu des fenêtres qui étaient éclairées. Et derrière, devine, il y avait des sapins comme toi. Tu ne peux t'imaginer comme ils sont bien décorés. On les a mis près d'un bon feu et on a pendu à leurs branches des boules de toutes les couleurs et des guirlandes de lumière. » Le crépuscule tombait et le petit sapin, qui commençait à frissonner, n'en croyait pas ses épines qui écoutaient le gazouillis des oiseaux. « Oh, que ne suis-je moi aussi bien au chaud près du feu, orné de beaux atours et gâté par les enfants ! se plaignait-il. Comme je souhaiterais que cela m'arrive !

– Réjouis-toi au contraire, jeune sot ! dit un lièvre qui passait, en se sauvant dans le bois. Tu ne sais pas ce qui t'attend. »

L'année suivante, vers la Noël, le sapin fut abattu. Il ressentit une vive douleur au pied et s'effondra en pensant que le grand moment était enfin arrivé. Il était bien un peu triste, car il ignorait s'il reverrait un jour les fleurs, les framboises et les oiseaux. Mais il entendit le bûcheron dire : « C'est un beau sapin. J'irai le vendre à la ville. » Et c'est ainsi qu'il se retrouva au coin du feu, dans une pièce où il y avait un fauteuil à bascule, des divans recouverts de soie, des tables garnies de jouets et de grands vases. On planta le sapin dans l'un de ces vases que l'on remplit de sable et que l'on cacha avec une couronne taillée dans ses branchages.

Le sapin tressaillit au coup de ciseaux mais il se consola aussitôt, car des enfants se mirent à le décorer en riant. Ils suspendirent à ses branches drues des rubans dorés, des pommes de pin et tout un chapelet de bougies rouges, bleues et blanches. Puis ils dissimulèrent sous lui des cadeaux et, pour couronner le tout, ils posèrent une belle étoile dorée sur sa cime. « Ce soir, disaient les enfants, ce sera la fête et on l'allumera. » L'arbre ne se tenait plus d'aise. « Qu'il me tarde, soupirait-il, qu'il me tarde que ces enfants allument toutes mes bougies ! Jamais je n'aurai été aussi beau. »

Le soir venu, on alluma ses bougies. Quelle fête lorsque les portes du salon s'ouvrirent enfin ! Les enfants se précipitèrent, suivis des grandes personnes qui souriaient. Les plus petits s'arrêtèrent net, muets d'admiration devant le sapin qui hérissait sa belle crinière d'épines et qui brillait de mille feux. Puis ils se mirent à crier et à danser autour de l'arbre, et ils voulurent ouvrir les cadeaux. Dans leur hâte enfantine, ils cassèrent bien quelques branches. « Mais que me font-ils donc là ? » pensait le sapin meurtri. Il avait mal à l'écorce comme les hommes peuvent avoir mal à la tête. Bientôt, quand ses bougies



eurent brûlé complètement, plus personne ne s'intéressa à lui. Les enfants écoutaient une histoire que leur racontait un vieil homme assis dans le fauteuil à bascule. Le sapin se consola à l'idée que, le lendemain, on le décorerait de nouveau avec des bougies, des jouets et des guirlandes.

Mais le lendemain, on le porta au grenier et on le déposa dans un coin sombre. « Qu'est-ce que cela veut dire ? se demanda le sapin. Puis il lui vint une idée : c'était bien sûr l'hiver dehors, dans le bois d'où il venait. La terre était dure et recouverte de neige. Les hommes ne pouvaient pas le replanter. Voilà pourquoi il devait attendre patiemment le retour du printemps dans ce coin du grenier. « Mais il fait si sombre et je me sens si seul ! » pensait-il amèrement. « Piep, piep ! fit soudain une petite souris en trotinant près de lui. Comme il fait froid ici, vieux sapin ! D'où viens-tu donc ?

– Je ne suis pas vieux, répondit le sapin ulcéré. Je viens d'un bois où brille le soleil, où chantent les oiseaux et où les enfants viennent ramasser des framboises... » Puis il raconta la veillée de Noël, lorsqu'on l'avait magnifiquement décoré avec des boules de couleur et des bougies. « Oui, tu as dû être beau, admit la petite souris. Mais dis-moi, tu étais donc près de la salle à manger, là où il y a du fromage et où traînent par terre des miettes de pain. Comment on fait pour sortir d'ici ? » Le sapin ne lui répondit pas, et la souris le quitta pour aller à la recherche de quoi passer l'hiver. Il se retrouva donc seul dans l'obscurité, attendant le retour du printemps dans lequel il plaçait tous ses espoirs.

Le printemps revint en effet, et l'on vint nettoyer le grenier. Quelqu'un, prenant bien garde de ne pas le secouer, emmena l'arbre dans le jardin où brillait une belle journée ensoleillée. « Comme c'est bon de revivre ! » soupira le sapin, et il étendit ses maigres branches qui cassèrent comme du verre. A sa cime pelée brillait encore une étoile de papier doré qui scintilla dans les premiers rayons du soleil printanier.

– Regardez ce qu'il y a au bout de ce vieux sapin desséché ! cria un des garçons qui l'avaient décoré la veille de Noël. Il attrapa l'étoile et brisa d'un coup sec la cime de l'arbre. « C'est fini, pensa le vieil arbre. Je ne reverrai plus ma chère forêt, ni les lièvres, ni les framboises, ni les moineaux. Que n'ai-je été heureux quand je le pouvais ! »

Dieu a pitié des sapins de Noël : celui-ci sentit à peine la scie qui débitait son tronc en petits morceaux auxquels les enfants mettaient joyeusement le feu, en dansant tout autour... Dieu a pitié des sapins, mais les hommes ? Combien en ont-ils coupé et combien en couperont-ils encore ? Combien seront replantés ? On ne cesse de décimer depuis des décennies nos forêts, poumons de l'humanité. Chaque année, il y a un peu moins d'arbres dans le monde et un peu plus de déserts. Ils sont faciles à couper, les arbres, beaucoup plus difficiles à repousser. Quelques minutes pour les abattre, une vie entière pour les voir grandir. Aurez-vous pitié des sapins de Noël, cette année-ci ?

Adapté d'un *Conte d'Andersen* par **Michel Lequeux**.



CINÉMA : WENDY

Conte de Benh Zeitlin, avec Devin France, Yashua Mack, Gage Naquin, Gavin Naquin et Lowell Landes. USA 2020, 111 min. Sortie en principe le 23 décembre 2020.

Résumé du film – Elevée par une mère célibataire, la jeune Wendy s'étirole dans un quotidien morne, près d'une gare de marchandises. Un soir, la fillette part à l'aventure en sautant dans un train en marche avec ses deux frères, les jumeaux James et Douglas. Au terme du voyage, tombés à la mer, ils débarquent sur une île mystérieuse où les enfants ne semblent pas vieillir et où règne un garçon rebelle à la peau noire, nommé Peter Pan, qui les entraîne dans son monde imaginaire.



Commentaire – Benh Zeitlin, scénariste et réalisateur américain, s'est fait connaître en 2012 avec son premier film d'aventure, *Les Bêtes du Sud sauvage*, qui racontait l'histoire d'une petite fille de six ans en Louisiane. Il poursuit sur sa lancée avec *Wendy*, la petite amie que Peter Pan emmène sur son île pour la mêler à ses jeux de pirates.

Une autre mouture, me dira-t-on, d'un conte pour enfants de J.M. Barrie, paru en 1911 sous le titre *Peter Pan* et tiré de la pièce du même auteur, *Peter et Wendy* (1904). Sauf que le réalisateur fait ici un mélange mi-réel, mi-féerique, à la sauce du « réalisme magique ». On commence dans une buvette paumée, le long d'un chemin de fer dans le Sud rural des Etats-Unis, et très vite le récit part sur les rails de l'imaginaire avec un gamin noir, Peter, qui jette ses petits compagnons à l'eau. Il leur fait découvrir une île volcanique animée du souffle d'une baleine qui respire à travers la terre. A longs jets qui forment des geysers. Cette baleine se cache au fond de la mer, et une bonne partie du film consiste à la découvrir, terrée dans une grotte sous-marine. Wendy et ses frères, guidés par Peter Pan, vont explorer de magnifiques paysages aquatiques, sans ressentir le mal des profondeurs ni le manque d'oxygène. Le réalisme magique nous invite à accepter l'exploit des enfants.

A la surface, le capitaine Crochet, incarné par l'un des jumeaux à qui Peter Pan a tranché la main vieillie, attend l'heure pour mettre l'autre main sur la bande de gamins qui ne veulent pas vieillir. L'île est en effet partagée entre les « vieux » qui ont grandi et les jeunes qui le resteront pour toujours, comme dans le conte. Cette île de jouvence éternelle est celle de nos rêves. Celle qui abrite notre enfance peuplée de jeux imaginaires. Et ce sont des enfants qui la peuplent, en attendant que Peter Pan les ramène chez eux. Le jeune Yashua Mack est remarquable dans le rôle du gamin tyrannique, sans cœur et sans pitié, seulement dévoué aux jeux qu'il mène. Et seulement amoureux, semble-t-il, de la baleine qui ressuscitera avec son cortège de petites clochettes lumineuses. Wendy est interprétée par Devin France, lumineuse elle aussi. Ces jeunes acteurs jouent leur rôle avec la fougue d'un premier film, même si la voix de Peter Pan n'est pas très assurée.

Avis – Cette aventure ne fera pas seulement rêver les enfants. Les adultes y retrouveront le souvenir de Peter Pan croisant le fer avec le capitaine Crochet.

Michel Lequeux



CINÉMA : *CALAMITY, UNE ENFANCE DE MARTHA JANE*

Film d'animation de Rémi Chayé, avec les voix de Salomé Boulven, Alexandra Lamy et Alexis Tomassian. France-Danemark 2020, 84 min. Sortie le 21 octobre.

Résumé du film – 1863, dans un convoi qui progresse vers l'Oregon, avec l'espoir d'y trouver une vie meilleure, le père de Martha Jane Cannary se blesse. C'est la jeune Martha, 11 ans, qui devra conduire le chariot familial. L'apprentissage est rude, et pourtant la fillette ne s'est jamais sentie aussi libre. Accusée de vol, Martha doit fuir. Habillée en garçon, les cheveux coupés court, elle se met à la recherche des preuves de son innocence. Elle va découvrir le Far West.

Commentaire – Cette aventure pleine de dangers et riche en rencontres nous révèle la mythique Calamity Jane. Rémi Chayé, le réalisateur français de *Tout en haut du monde* au pôle Nord (2015), revient sur l'enfance de la célèbre héroïne des plaines. Celle qui va découvrir la ruée vers l'or et ses pionniers. Avec ses deux scénaristes Sandra Tosello et Fabrice de Costil, le réalisateur donne sa vision de cette fillette s'aventurant seule dans un nouveau monde semé d'embûches. Elle ressemble comme deux gouttes d'eau à l'héroïne intrépide du pôle Nord.

Calamity privilégie les grands espaces du paysage américain, où la nature resplendissait au XIX^e siècle. C'est une lutte entre les plaines et le convoi humain, où le danger est présent à chaque tournant, derrière chaque aspérité rocailleuse. C'est d'ailleurs la nature et les animaux qui sont le plus présents dans l'animation.

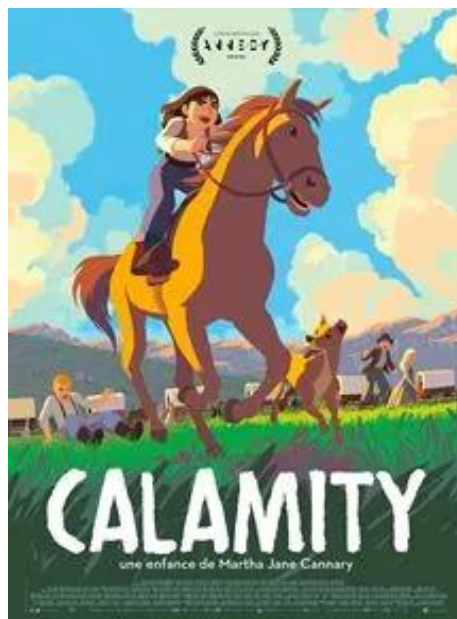
Les personnages sont lisses, avec peu de contour et des aplats de couleur pastel presque sans contraste, comme dans la ligne claire d'Hergé. Leurs vêtements s'effacent devant les couleurs chaudes de cet immense espace que parcourt le convoi. L'animation par aplats représente une contrainte technique dont le film a su tirer parti : les animateurs, en recevant les dessins, ont dû les réinterpréter en ne gardant que ces aplats, ce qui suppose un soin particulier pour que l'image reste nette à l'écran. Les ciels crépusculaires sont éblouissants.

Le film, réalisé dans le studio parisien *2 Minutes*, est soutenu par la bande originale de Florencia Di Concilio, qui mélange le bluegrass (un quintet composé d'un violon, d'un banjo, d'une guitare, d'une mandoline et d'une contrebasse) avec un orchestre plus classique, dans une composition country entraînante. On suit à la guitare la jeune fille dans la recherche de son identité.

Récit d'émancipation autant qu'une aventure au fin fond du Far West, *Calamity* nous livre un film haut en couleur sur une jeune héroïne qui a su réinventer sa légende.

Avis – Un petit bijou à voir en famille sur une fillette qui a conquis le Far West en portant le chapeau et le pantalon. Camélia Jordana l'a chantée dans *Calamity Jane*, l'héroïne des plaines.

Michel Lequeux



CINÉMA : *KOM HIER DAT IK U KUS*

Drame familial de Sabine Lubbe Bakker et Niels van Koevorden, avec Tanya Zabarylo, Tom Vermeir, Wine Dierickx, Valentijn Dhaenens et Tijmen Govaerts. Belgique-Pays-Bas 2020, 100 min. En néerlandais sous-titré français. Sortie le 4 novembre.

Résumé du film – C’est l’histoire d’une jeune femme, Mona, qui a dû tout assumer sur le plan familial depuis sa plus tendre enfance. A 10 ans, elle perd sa maman dans un accident de voiture et doit accepter une marâtre hystérique fuyant son rôle de mère pour la charger d’être la nounou de sa demi-sœur. A 25 ans, elle rencontre un auteur en panne d’idée, qui la charge d’être sa muse en tyrannisant l’équipe de théâtre que dirige Mona. A 35 ans, elle est la seule qui soutienne leur père dentiste atteint d’un cancer incurable. Elle est épuisée d’avoir dû donner tout d’elle-même sans personne à qui se plaindre, sans retour et sans aucune gratitude. Quand ne sera-t-elle plus la bouée de personne ?



Commentaire – Basé sur le best-seller de Griet Op de Beeck qui a participé au scénario, *Kom hier dat ik u kus* (« Viens ici que je t’embrasse ») est l’analyse approfondie du devoir qui anime Mona depuis qu’elle est toute petite. Le sentiment d’être la petite fille sage qu’il faut, l’amoureuse parfaite qu’elle deviendra, celle sur qui tout le monde peut compter, à commencer par sa famille. Cela s’appelle le « surmoi » en psychanalyse : le sentiment inconscient de la culpabilité que développe le film.

La caméra au début est instable, à l’image de cette enfant qui devra chercher son chemin dans une famille de névropathes qui la culpabilisent. Elle en viendra à se mutiler à table, en se brûlant le bras, pour exprimer sa détresse devant les reproches que lui adresse sa belle-mère. Tanya Zabarylo joue le rôle à la perfection. On se demande jusqu’où ira son abnégation devant la charge qui pèse sur ses frêles épaules. Jusqu’à ce qu’elle s’effondre dans la douche sous le poids des responsabilités qu’elle doit endosser. Le film avance peu à peu dans l’étai qui se resserre autour d’elle, d’abord dans le cas de sa belle-mère qui la manipule, puis dans celui de son copain qui prend le relais en lui volant ses idées. Elle est leur mère à tous, la mère qu’on se déchire. Elle est leur bouée de sauvetage quand rien ne va plus. Et tout se passe comme si l’âne ne ployait jamais sous le poids du fardeau que l’habitude, le sentiment du devoir accompli fait porter à Mona depuis son plus jeune âge. A noter aussi Wine Dierickx dans son rôle de mégère névrosée qui passe ses nerfs sur la famille et prend des pilules de bonheur. Des cigarettes, de la boisson et des coups de fil interminables avec ses amies.

Ce drame familial est signé par un tandem de réalisateurs. Sabine Lubbe Bakker, d’origine belge, est néerlandaise. Après avoir vécu au Brésil et en Syrie, elle a réalisé des documentaires pour la télévision hollandaise, avant de tourner *Ne me quitte pas* (2013), coréalisé avec Niels van Koevorden, auteur lui aussi de plusieurs documentaires. Ils reprennent ici leur association pour un film poignant qui s’inscrit dans la veine sociale du cinéma flamand.

Avis – Si vous avez envie de savoir ce qui se passe dans la tête d’une « bonne fille » de Flandre, allez-y, vous ne serez pas déçu(e) : ce docudrame vous y plonge à fond. Cinéma-vérité sur la famille et sur le sentiment du devoir qu’elle inocule en profondeur.

Michel Lequeux



DVD : *BIGFOOT FAMILY*

Comédie d'animation en 3 D de Ben Stassen et Jérémie Degruson. Musique du groupe Puggy. Coproduit par Wallimage. Belgique-France 2020, 1 h 30. Sortie en DVD et Blue-Ray le 2 décembre.

Résumé du film – Depuis son retour en ville, Bigfoot est devenu la star des médias. Au grand désespoir de son fils Adam qui rêvait d'une vie de famille tranquille. Lorsque des militants écolos l'alertent, Bigfoot s'envole pour l'Alaska, bien décidé à combattre la société pétrolière qui a mis le grappin sur une mine dans une vallée perdue. Mais il disparaît bientôt sans laisser de traces. Cap sur le grand nord pour Adam, sa mère Shelley, Trapper, un raton-laveur intrépide, et Wilbur, l'ours maladroit, pour retrouver le super-papa qui a disparu.

Commentaire – *Bigfoot Family* est la suite du film d'animation à succès *Bigfoot Junior*, sorti en 2017. Ce nouveau film d'aventure est l'œuvre des studios belges *nWave*, spécialistes de l'animation en 3 D, à qui l'on doit entre autres *Royal Corgi*, *Les aventures de Sammy*, *Fly to the Moon* ou encore *Le Manoir magique*.

Nous voici projetés dans la réalité de la troisième dimension, où les objets s'avancent à notre rencontre jusqu'à nous percuter. Où les drones ne nous lâchent plus. Où la mine nous tient dans ses galeries et son fleuve souterrain. Les effets sonores se mêlent aux effets de perspective et donnent le tournis. C'est une descente dans les tréfonds de l'image et de la couleur.

Cette production nous arrive d'un petit pays, le nôtre, plus précisément de la province de Liège où est né le réalisateur Ben Stassen qui dirige la *nWave*. C'est d'Aubel, en effet, qu'est originaire la famille Stassen, active dans la production du cidre. Le fils, qui a fait des études de sciences politiques à Leuven, puis de cinéma à l'Université de Californie du Sud, a créé en 1994 la *nWave Pictures*, société qui produit des films d'animation à succès. Ben Stassen est aujourd'hui le pape de la 3 D chez nous, c'est-à-dire le concurrent attitré de James Cameron, le réalisateur d'*Avatar* aux Etats-Unis. Stassen y a rencontré Jérémie Degruson, le coréalisateur des deux *Bigfoot*. Et ils forment à deux un tandem qui déchire la 3 D.

Avis – *Bigfoot Family* ravira les petits qui se précipiteront dans cet univers peuplé d'animaux du Grand Nord. Mais aussi les grands qui se laisseront séduire par cet appel pressant à l'écologie.

Michel Lequeux



QUELQUES PAS DE ZWANZE CLASSIQUE ...

Bruxelles *bruxelles* toujours et il le doit partiellement à une série d'auteurs qui pérennisent les traditions de la capitale et le parlé vrai. Joske Maelbeek fait partie de ces faiseurs qui entretiennent le goût du terroir et du savoir-vivre des Marolles sans se prendre la tête et qui profitent de chaque opportunité pour les rendre uniques, avec une verve et un talent très personnel qui ravivent une série de souvenirs chers à notre passé, en flirtant du côté des dialogues de Virgile du « Pourquoi pas ? » ou en proposant des fables décalées et des pastiches de remarques philosophico-cocasses bien de chez nous. Assurément, tout cela est brassé à la Mort Subite et à la Gueuze, avec une bonne odeur de frites et un humour qui caractérise les vieux bistrotts des impasses exigües. Non sans déplaisir, on retrouve ici une galerie de personnages hors du commun, avec la tête bien vissée sur les épaules et qui se targuent d'un accent à la *Beulemans*. Outre la qualité du texte, « Quelques pas de zwanze classique ... » se veut un



ouvrage coloré, illustré par Louis-Michel Carpentier et plutôt rigolo à lire. Bien entendu, il n'impose aucun sens de lecture, puisqu'on peut le commencer à la première page pour l'achever à la dernière ou s'amuser à le parcourir de façon aléatoire, en retenant un titre, en s'arrêtant sur une expression et en découvrant une réplique. Un recueil à consommer sans modération et dont l'auteur peut être fier sans *stoëffer* ou avoir le *dikke nek* !

pour
seul
objectif de
s'enfiler une bonne bière. De préférence gratis ! Alors, à ce petit jeu, tous les coups sont permis. Le scénariste Raoul Cauvin y va de son imagination légendaire pour concocter des sketches mis en images par Louis-Michel Carpentier et remixés à la sauce bruxelloise par Joske Maelbeek. On prend, on agite et on déguste comme une *pintje* ! Il s'agit de brèves de comptoir, sans autre prétention que celle de faire passer un chouette moment de lecture et d'offrir des sourires dans un monde de moins en moins coloré, avec le covid-19 qui s'agite derrière chaque porte et qui cherche à nous happer. « Jacques a dit : santeï ! » sent la bonne odeur du terroir et n'a pas d'autre prétention que celle de zwanzer sans dépenser une rotte demitje. Avis aux amateurs !

Ed. Topgame – 48 pages
Daniel Bastié

ouvrage coloré,
illustré par
Louis-Michel

Carpentier et plutôt rigolo à lire. Bien entendu, il n'impose aucun sens de lecture, puisqu'on peut le commencer à la première page pour l'achever à la dernière ou s'amuser à le parcourir de façon aléatoire, en retenant un titre, en s'arrêtant sur une expression et en découvrant une réplique. Un recueil à consommer sans modération et dont l'auteur peut être fier sans *stoëffer* ou avoir le *dikke nek* !

Ed. Topgame – 119 pages
Daniel Bastié

JACQUES A DIT : SANTEÏ !

Poje tient un bistrot où il fait bon *e potje drinke*. Un patron du genre sympa, rondouillard et au verbe direct, qui connaît ses habitués et qui a ses habitudes. Dans son établissement, toute une faune s'agite avec

pour
seul
objectif de



MAÏANA : L'ANNIVERSAIRE DE JULES

Qui a mentionné que la bédé moderne ne répondait pas aux questions des jeunes ? Cette bande dessinée traite du difficile sujet qu'est la famille recomposée. Comment accepter la venue d'une étrangère ou d'un étranger et, de surcroît, faut-il s'y attacher ? Maïana vient de retrouver son père et se voit flanquée de Jules, un demi-frère. Si pour elle les choses ne posent pas de problèmes, il en va tout autrement pour le jeune garçon qui a bien du mal à changer ses habitudes. En faisant preuve d'une patience à toutes épreuves, elle décide d'apprivoiser celui qui compte désormais dans son cœur et choisit de lui concocter une surprise gourmande. Le jour de son anniversaire sera le plus beau de toute son existence. Une fête dont il devrait se souvenir longtemps ! Carnone, la scénariste, et Pauline Berdal, la dessinatrice, signent un récit graphique d'une belle émotion et qui s'inscrit dans le quotidien de nombreux enfants. Le trait est colorié avec une palette aquarelle et les dialogues font mouche en pointant les mots simples qui font que toute relation sincère ne peut que s'activer dans la bonne direction. Il n'est évidemment pas ici question de révolutionner l'univers des planches, mais d'offrir une perle de fraîcheur dans une société actuellement en proie à un virus dont la célérité chahute les habitudes. Un ouvrage qui devrait plaire aux lecteurs de plus de huit ans !

Ed. Jungle – 48 pages

Daniel Bastié



LOTHAIRE FLAMMES : LA SENTINELLE DÉCHUE

On se trouve entre la fable et la *fantasy*, avec un jeune héros qui ne craint pas la foudre et qui sait y faire pour mener sa barque. Chasseur de monstres, il parcourt le pays pour mener à bien sa mission et enfermer les créatures récalcitrantes dans son grimoire. Chose qui déplaît souverainement à l'ordre des shamans. Pour endiguer sa progression, il décide d'envoyer à la poursuite du téméraire l'intrépide Maera. Secondé par Chatterton, son adjuvant aussi précieux que félin, le jeune héros se lance dans une fuite éperdue pour échapper aux pièges qu'on lui tend. Chemin faisant, il trouve des réponses aux questions qui lui pesaient et rencontre de nouveaux amis. Avec une couverture attrayante et colorée, cette bédé est faite pour divertir, servie par un graphisme moderne, pas si éloigné de celui des mangas, et remplie de rebondissements. Les personnages sont attachants et le fait que le protagoniste soit un enfant permet aux plus jeunes de s'identifier à lui avec un réel plaisir. L'album se conclut par la reproduction de quelques pages du grimoire. Détail qui dote ce livre d'un aspect pédagogique totalement dispensable, mais qui encourage l'imagination des jeunes lecteurs et les autorise à s'immerger dans un univers en le faisant passer pour vrai. N'est-ce pas là toute la magie de certains récits ?

Ed. Jungle – 48 pages

Daniel Bastié

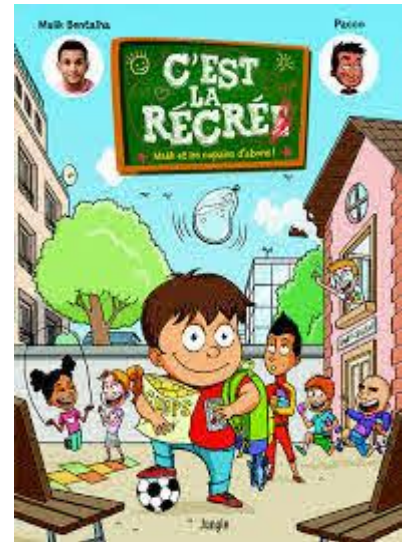


C'EST LA RÉCRÉ ! MALIK ET LES COPAINS D'ABORD !

L'heure de la reprise a sonné ! Personne n'échappe à l'école et la vie au collège fait partie des souvenirs qu'on garde longtemps avec soi. Malik Bentahla se raconte à travers cette bédé humoristique et revient sur les moments forts qui ont scellé sa jeunesse. Pour donner vie à ce petit monde, il a fait appel au talent et au crayon de Pacco, dessinateur bien connu sur la place du neuvième art. L'occasion de découvrir visuellement un monde revisité à hauteur de gamins et de se tenir bien droit pour profiter de ce qui fait la saveur du quotidien. Au fil des pages, on découvre les relations de Malik, obsédé par la nourriture et prêt à tout pour ne pas manquer les rendez-vous que les copains lui ont fixés. Dans sa sphère gravite également la jolie Camille, ravissante brunette aux cheveux mi-longs, sans omettre les entraînements de foot et une galerie de professeurs plus stéréotypés les uns que les autres. Mais tout cela n'a pas réellement d'importance, puisque le but de l'auteur et de son graphiste est d'arracher des sourires aux lecteurs, de leur permettre de se mettre dans la peau du jeune héros et de, qui sait, se reconnaître dans telle ou telle situation. Avec cette histoire réalisée dans un style ligne claire, ils donnent vie à un Petit Nicolas de notre époque ou à un Cédric d'aujourd'hui, qui observe son entourage avec tendresse et un zeste de naïveté. Pour grandir et s'épanouir, il convient de faire l'apprentissage de la société dans laquelle on évolue et d'en tirer des leçons. Prêt à retourner sur les bancs de cours ?

Ed. Jungle – 48 pages

Daniel Bastié



LE CERCLE DE PROVIDENCE – L'APPEL

Francis est un ado pareil aux autres. Sous un ciel terne, la petite ville de Providence tue son ennui et observe les us et coutumes d'une population qui traîne son existence sans vrais plaisirs. L'arrivée d'Antonia, une mystérieuse jeune fille à la coiffure extravagante, bouleverse le cours des habitudes. Immédiatement, le garçon est fasciné par la tenue et la manière d'observer de cette dernière. Il imagine qu'elle vient d'une région bien différente à la sienne. Puis, il devine qu'elle dissimule un secret. Quel pourrait être le monstre qui l'obsède et en quoi serait-il lié à quelques obscures légendes séculaires ? Puis, il y a surtout ce policier qui semble savoir beaucoup de choses sur son passé ! En se rapprochant, Francis ne sait pas encore qu'il plonge dans des arcanes qui le dépassent largement et que l'épouvante se réveille au seuil de sa demeure. Anne-Catherine Ott et Sébastien Viozat signent un roman graphique dans la veine des histoires rédigées par R.L. Stine et Stephen King, avec une succession d'épreuves secouantes, une créature bien tangible et un dénouement qui appelle une suite. Joli graphisme et rythme soutenu.

Ed. Jungle – 56 pages

Daniel Bastié



LE PASS'TEMPS : LES JOYAUX DE LA COURONNE

Les récits qui traitent de voyages dans le temps ne sont pas neufs ! Il convient donc à chaque auteur de renouveler le thème en le diversifiant, en lui prêtant une autre grammaire et en créant des surprises qui s'écartent des poncifs maintes fois présentés aux lecteurs. Carbonne (scénariste) et Ariane Delrieu (dessinatrice) se sont appliquées pour enfanter d'un roman graphique à quatre mains. Une histoire qui débute dans un grenier et qui propulse Marie et Léo en 1514, la veille de l'union matrimoniale de Claude de Bretagne avec François d'Angoulême. Par quelle magie ont-ils gravi les strates du temps ? Tout a démarré lorsqu'ils ont découvert un grand miroir dissimulé sous un vieux drap. En souhaitant le nettoyer, ils ont déclenché un mécanisme qui a ouvert une brèche temporelle et les a projetés dans une dimension extérieure. Moment de stupeur, puis nécessité de réagir. Sans alternative que celle de vivre la situation frontalement, ils se retrouvent confrontés à une affaire de couronne dérobée. Malgré leur implication, ils ne cachent pas la volonté de rentrer chez eux. Cet album se clôture par un dossier didactique qui revient sur les personnages historiques cités en cours de récit, dévoile succinctement les lignes directrices de la Renaissance et présente quelques artistes de cette époque. Joli dessin et scénario qu'on lit sans déplaisir !

Ed. Jungle – 58 pages

Daniel Bastié



LES BELLES VERTES : SAUVONS LES OCÉANS !

Sauvez la planète ! On ne parle pas ici de la Covid-19, mais de l'urgence de prendre soin de la terre, en proie à une rafale de catastrophes en train de s'organiser, bien connues des scientifiques et relativisées par une partie de la population. Que faire lorsqu'on a treize ans et qu'on est dévoré d'idéaux ? Se battre pour demain et après-demain, cesser de souiller ce qui ne doit pas l'être et rendre au monde sa souveraineté en respectant les éléments ? Fadila, Lily et Emma décident de partir en croisade pour s'attaquer aux grands pollueurs. Excellente initiative, mais semée d'embûches lorsqu'il s'agit de concrétiser cette volonté. Puis, il faut aller là où opèrent les susdits pollueurs, traverser l'Hexagone et mettre au point une stratégie. Nicoloff, Losty et Zanon ont mitonné un récit 100% engagé, qui plaide en faveur d'une terre saine et qui utilise le procédé de l'identification pour amener les jeunes lecteurs à s'interroger sur la nécessité de prendre activement part aux idées écologiques. A l'instar du trio de jeunes héroïnes, eux aussi pourraient s'investir à leur niveau, en parlant autour d'eux, en cherchant à éveiller les consciences, en lançant des pétitions, en veillant au recyclage, en respectant les enjeux de notre monde. Bien entendu, cela n'a rien à voir avec ce qui se déroule au fur et à mesure que les feuillets se tournent. Les trois gamines ont opté pour une mission précise : endiguer le lancement d'un gigantesque porte-conteneur ! Un plan que jamais elles ne pourront mener sans soutien extérieur !

Ed. Jungle – 58 pages

Daniel Bastié



CHRONIQUES DE SAN FRANCISCO

Né en 1944 à Washington DC, Armistead Maupin vit à San Francisco depuis 1971. C'est dans un quotidien, le « San Francisco Chronicle », qu'en 1976, il a commencé à publier ses *humeurs* réunies plus tard en six volumes qui ont connu un succès immédiat. Cette comédie de mœurs, chargée d'humour et de fantaisie, se veut surtout un plaidoyer contre l'hypocrisie et le respect des différences. Aujourd'hui, Isabelle Bauthian et Sandrine Revel se sont chargées d'adapter ce classique en bandes dessinées pour le plaisir de tous. L'occasion de retrouver une galerie de personnages sympathiques : Mary Ann venue de Cleveland, Mona qui vient de perdre son emploi, Michael qui cherche vainement l'homme de sa vie, Anna Madrigal patronne d'une pension de famille située au 28 Barbary Lane, etc. On se situe dans la période après Vietnam des seventies, berceau du mouvement hippie. Au fil des pages, on évoque la drogue, les amours libres, l'homosexualité et surtout la liberté, indispensable pour décoincer le quidam. Le dessin est épuré et il a fallu un énorme travail pour scénariser la somme laissée par l'auteur, afin de sélectionner certains passages au détriment d'autres. Même si l'exercice a dû être délicat, il fournit un résumé assez représentatif de l'ambiance américaine d'il y a cinq décennies, avec des couleurs jamais criardes et une multitude de personnages auxquels on s'attache sans difficultés. Des chroniques qui débordent de vitalité et qui se veulent une ode à une métropole dans laquelle se succèdent des tranches de vie banales ou moins, mais croquées avec un réel amour des gens et une volonté de vivre !

Ed. Steinkis – 128 pages

Amélie Collard



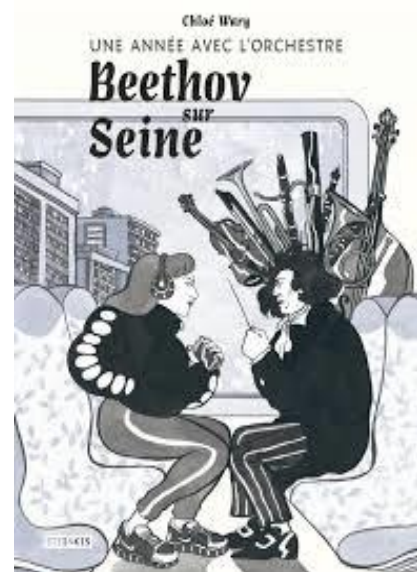
STEINKIS

UNE ANNÉE AVEC L'ORCHESTRE BEETHOV SUR SEINE

Cette bédé n'est pas une fiction et l'Insula Orchestra existe bel et bien, fondé en 2012 par Laurence Equilbey. Etabli à Boulogne, il se singularise par l'emploi d'instruments d'époque pour des programmes allant du classicisme au romantisme. Fan de Beethoven, Chloé Wary se raconte à travers sa passion et a décidé de suivre l'orchestre, en se glissant dans les coulisses des répétitions, pour découvrir de quelle manière on s'attaque à un des pontes de la musique et de quelle façon Ludwig von Beethoven est perçu aujourd'hui. L'opportunité donc d'analyser le rapport que le compositeur entretient avec le public du XXIe siècle et le travail des musiciens chargés de faire vivre ses partitions. A travers ce projet, l'autrice raconte les étapes nécessaires à la mise en place d'une création, des prémices à la représentation finale au Dortmund Konzerthaus en juin 2020, et revient sur le charisme de la cheffe Laurence Equilbey, aux commandes sans faiblir. Peu à peu, elle se familiarise avec ce monde et apprend à connaître les instrumentistes autant que les techniciens qui permettent à l'œuvre de voir le jour. L'aspect visuel de cette bédé est rendu par un dessin dynamique et sensoriel, servi par un noir et blanc épuré. Pleines pages déstructurées, excursions hors du cadre et cernes épaisses font parfois songer au style de Marjane Satrapi. Petite leçon pour les lecteurs : la nouvelle scène connaît et s'inspire de Beethoven. Pour preuve, Vitaa et Alicia Keys interviennent çà et là. Avis aux mélomanes, mais pas que ... !

Ed. Steinkis – 160 pages

Daniel Bastié

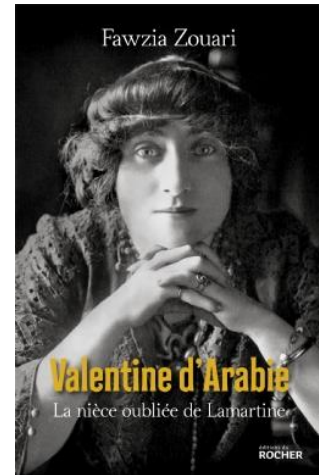


VALENTINE D'ARABIE

De son vrai nom, Valentine de Saint-Point était l'arrière-petite-nièce d'Alphonse de Lamartine, poète, romancier, dramaturge et homme politique insigne. Née en 1875, elle s'est fort vite manifestée par un anticonformisme qui en a fait l'égérie de l'avant-garde artistique et littéraire de la Belle-Epoque. Beaucoup de choses ont été racontées à son propos. Non seulement, on lui prêtait une beauté ensorcelante, mais on lui accordait une intelligence exceptionnelle, avec une finesse d'esprit qui séduisait les écrivains de son temps. On sait également qu'elle a été modèle pour Rodin et Mucha et que ses écrits autant que ses peintures ont suscité l'émerveillement. Eric Satie et Maurice Ravel ont même mis en musique certains de ses vers. Au cours de la première guerre mondiale, elle est devenue journaliste et a été la seule femme à monter au front pour son employeur. Cette expérience a durement modifié son jugement et l'a amenée à revoir ses priorités, au point de désormais affirmer que le matérialisme endigue le bonheur et pervertit les âmes. Lors d'un voyage au Maroc, elle s'est convertie à l'Islam, puis s'est installée en Egypte. Incapable de se taire, elle a rapidement élevé la voix en faveur de la création d'une ligue arabe, a dénoncé le colonialisme et a pourfendu l'occupation française en Syrie. La fin de son existence a été entièrement consacrée à l'étude des religions et à la méditation avec, de temps en temps, des consultations de radiesthésie et d'acupuncture. En 1953, elle a fermé définitivement les paupières, avant d'être inhumée au cimetière d'Imam El-Leissi. Fawzia Zouari revient sur son destin extraordinaire et nous rappelle son rôle à une période où les droits des femmes étaient bannis et quand les Européens se montraient particulièrement actifs au Maghreb (et pas que dans le bon sens !).

Ed. du Rocher - 335 pages

Daniel Bastié



éditions du
ROCHER

LE ROMAN DE LA FAYETTE

Issu d'une très ancienne famille de la noblesse auvergnate, Gilbert de La Fayette est un gentilhomme qui a gravé son nom dans l'Histoire en s'illustrant dans le cadre de la guerre d'indépendance des Etats-Unis, devenant un ami proche de George Washington et un héros. Patrick Poivre d'Arvor, ancien présentateur du journal télévisé, revient sur ce personnage haut en couleur en empruntant un ton romanesque, mais sans pour autant oublier que la vérité historique ne s'encombre pas d'approximations. Au fil des chapitres, on suit le parcours d'un homme intègre, qui aime son pays autant que la liberté. Amoureux fou de Marie-Antoinette, pas encore reine, il n'a d'intérêt que de se glorifier à ses yeux, quitte à mettre sa vie en péril et à jouer les baroudeurs. Donné pour mort à deux reprises, il réapparaît à la grande surprise de tous. Lorsqu'on lui confie une division pour en découdre avec les Anglais qui, naguère ont tué son père, il remonte sur les champs de bataille pour faire la démonstration d'une réelle bravoure. Au moment où la Révolution de 1789 explose, il dirige la Garde nationale. La situation l'oblige à choisir entre la tendresse qu'il n'a jamais cessé de vouer à l'épouse du roi et la défense des Droits de l'Homme. Un vrai dilemme. A l'instar de beaucoup de Français, il a vécu cette période comme une réelle tragédie, l'amenant à emprunter les routes de l'exil pour échapper à la vindicte d'une populace devenue folle et prête à tous les règlements de compte, voyant le traître et le séditieux dans chaque chaumière. Un livre agréable à lire, bien rédigé, et à se procurer pour aider à vivre le confinement sans trop de déplaisirs.

Ed. du Rocher Poche - 468 pages

André Metzinger

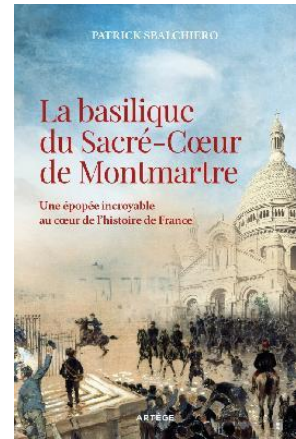


LA BASILIQUE DU SACRÉ-COEUR DE MONTMARTRE

Le quartier de Clignancourt, dans le dix-huitième arrondissement de Paris, accueille l'un des lieux les plus prisés par les touristes. Montmartre et ses artistes comme Montmartre et sa basilique ont fait le tour du monde pour offrir du rêve et doper l'image de la capitale, souvent avec un air de folklore et de cartes postales. Aussi loin qu'on remonte dans le passé, cet endroit a été un sanctuaire, tantôt dédié aux dieux païens tantôt au christianisme. En 1870, après la cuisante défaite de Sedan, la France a été amenée à faire profil bas sur l'échiquier des nations, obligée de courber l'échine devant une Prusse en pleine séance de musculation. La victoire de l'ennemi est alors imputée au manque de foi de la nation et assimilée à une punition divine. Pour palier à ce trop peu de ferveur religieuse, les autorités ont décidé de bâtir une gigantesque église sur le tertre bien connu, pour être visible de loin. Quelques hommes s'y attelèrent, bientôt rejoints par d'autres, faisant de ce qui apparaissait sous les traits d'une douce chimère un chantier pharaonique. Pour certains, il s'agissait également de marquer du recul par rapport aux offensives de la Révolution, qui renvoyait le clergé dans ses prieurés et tentait de museler les sermons. D'autres relatèrent l'idée que la susdite basilique aurait été commandée pour expier les péchés commis par les communards durant les affrontements de 1871. Les conjectures sont allées bon train, Quoiqu'il en fût, aucun obstacle n'a entravé la construction qui s'est étalée sur près d'un demi-siècle. Patrick Sbalchiero a eu à cœur de revenir sur cette aventure extraordinaire et de partir de documents épars, sans jamais fermer une seule porte. Il nous raconte ici une aventure à hauteur d'hommes, réalisée dans la sueur et l'espoir, d'une exceptionnelle volonté et d'une vitalité sans failles.

Ed. Artège – 268 pages

Paul Huet



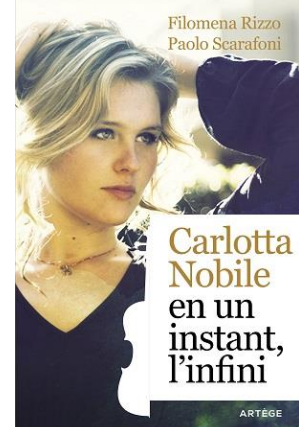
ARTEGE
ÉDITIONS

CARLOTTA NOBILE : EN UN INSTANT, L'INFINI

Artiste précoce, Carlotta Nobile est assez peu connue chez eux, hormis, peut-être, dans la sphère des mélomanes. Née en 1988 à Rome, elle a obtenu à dix-sept un diplôme de violon, puis s'est fait remarquer dans le cadre de nombreux concours internationaux, tout en poursuivant un cursus en histoire de l'art. Jeune et jolie, la télévision italienne s'est arraché ses prestations. En 2008, elle a publié son premier roman, suivi en 2012 d'un second opus, tout en collaborant à la revue « Realta Sannita » et en tenant une rubrique sonore sur « Quaderno ». Alors que l'existence lui souriait, les fées qui s'étaient penchées sur son berceau l'ont lâchement abandonnée. En 2011, lors d'un contrôle médical, les docteurs lui ont diagnostiqué un mélanome. Pour pallier cette fatalité, elle a suivi diverses cures et diverses interventions, sans succès. Alors que, jusque là, elle vivait à deux cents à l'heure, sans prendre la peine de s'arrêter, le cancer l'a contrainte d'appuyer sur le frein et de regarder son existence dans le miroir de la réalité, froide et brutale. Comment tenir avec la certitude qu'on mourra bientôt et de quelle façon trouver la force de se lever chaque matin pour regarder les proches avec un sourire aimant, sans s'apitoyer sur soi-même et sans pleurer ? Elle a trouvé cette énergie de ne pas fléchir en s'appuyant sur les paroles reconfortantes du pape François qui, avec une justesse infinie, a réussi à lui parler de Jésus en termes lumineux. Un espoir de salut et de vie meilleure ... ailleurs ! Filomena Rizzo et Paolo Scarafoni nous racontent son parcours bref, mais tellement exaltant, qui a fait que Carlotta n'a pas vu les années défilé et qui, au cœur d'une expérience douloureuse, a su trouver la résilience pour l'aider à ne jamais succomber totalement. Dans les ultimes moments de son calvaire, la foi l'a transportée et lui a apporté une paix et une sérénité intérieure qui pourraient servir de modèles à quiconque aspire à marcher vers la sainteté. Ce témoignage est illustré de plusieurs photographies couleur.

Ed. Artège – 306 pages

Paul Huet



NOUS IRONS TOUS AU PARADIS

« On ira tous au paradis ! » voilà ce que chantait Michel Polnareff en 1966 sur un texte de Jean-Loup Dabadie. Un hymne au bonheur et à la joie de vivre. Mais qu'en est-il vraiment ? Fabrice Chatelain entend remettre les pendules à l'heure en invitant le lecteur à se plonger dans le Bible et à relire, en particulier, les évangiles. La question de la vie éternelle mérite la peine d'y réfléchir avant de se prononcer sans savoir ni de manière erronée. Bien entendu, l'auteur n'entend rien démontrer, mais relancer le débat. Dans son ouvrage, il n'y a donc rien de nouveau ni de révolutionnaire. En revanche, il espère que la clarté de son exposé rendra limpide le message qu'il entend transmettre avec des mots compréhensibles, modernes et sans superlatifs. Il ne cherche pas non plus à convaincre le lecteur de quoi que ce soit, même si chacune de ses phrases trouve son sens dans la foi chrétienne, nourrie de tradition et de magistère. Il sait parfaitement que le monde d'aujourd'hui est celui des réfutations, des allégations et des théories fumeuses. On répète, par exemple, que tout le monde sera reçu dans le royaume de Dieu, que le Diable n'existe pas, que l'enfer relève de la chimère, etc. Pour remettre les points sur les i, l'auteur répond à une série d'interrogations en les confrontant aux Ecritures et en indiquant chapitres et versets qui renvoient à ces dernières. In fine, il espère que l'achat de ce livre parviendra à renforcer la foi de chacun durant cette période particulièrement difficile, à montrer que l'adhésion au Christ vaut la peine d'y réfléchir et que la promesse d'un au-delà ne doit pas jamais reposer sur des socles approximatifs. Dans l'existence, que ce soit pour cette question comme pour d'autres, il importe de ne jamais se contenter de préjugés ou de on-dit. Faire preuve d'intelligence revient à ne pas abandonner son libre-arbitre et à chercher la vérité en se référant à des sources fiables.

Ed. Artège – 212 pages

Sam Mas

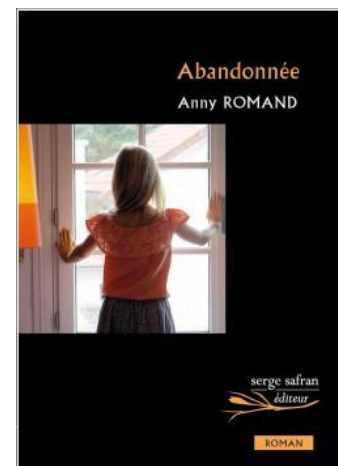


ABANDONNÉE

J'ai gardé des souvenirs extrêmement précis d'Anny Romand, comédienne précieuse qui campait le rôle de Paula dans « Diva » de Jean-Jacques Beineix, mais surtout celui d'une femme à la recherche d'expériences sexuelles singulières dans « Adultère, mode d'emploi » de Christine Pascal. Puis, elle a disparu du grand écran pour se consacrer à la télévision, en multipliant les apparitions dans les séries et les téléfilms. Chose qui ne l'a empêchée de se consacrer à la production, à la traduction et de rédiger des ouvrages qu'elle s'est empressée de proposer à des éditeurs. « Abandonnée », son dernier-né, revient sur ses lointaines origines arméniennes et nous parle une fois de plus de résilience, d'abandon et de pardon. Cette fois, il s'agit d'une gamine, repoussée par son géniteur, qui grandit sous la tutelle de sa grand-mère entre Montreuil et Marseille, qui voit les années s'écouler en imaginant les traits du père absent, en rêvant de le serrer dans ses bras et en veillant à ne pas éroder ce désir. Son quotidien s'organise sans réels plaisirs ni déplaisirs. A la maison, sa grand-mère parle du pays. Enfin, du lieu d'on elle est originaire, évoque le génocide dont son peuple a été victime, espère un retour chez elle ... Puis, devenue adulte, elle remonte ses manches et décide de franchir le pas. Il s'agit d'aller frapper à la porte de celui à qui elle doit la vie, qui n'a pas souhaité l'éduquer, qui ne l'a pas reconnue devant les autorités et dont elle ne porte pas le nom. Comment va-t-il réagir et n'est-il pas trop tard pour recoller les pièces d'un puzzle qu'on a volontairement défait ? Raconter ce récit en évitant le pathos impliquait le choix d'une langue sensuelle et chatoyante, tout en veillant à ne jamais en faire des tonnes. En passant à l'acte, l'héroïne a choisi de ne plus vivre dans la douleur et d'affronter le regard de celui qui l'a fuie. Voilà l'objectif de ce roman tout en nuances et en richesse. D'une réelle humanité !

Ed. Serge Safran – 136 pages

Daniel Bastié



LES HÉRITIERS DU LOUP

Voilà le troisième tome de « La saga des Vikings », qui sent également l'odeur des fjords lointains et qui résonne au son de la corne de brume. Avec un sens de la narration qui la ferait passer pour une scénariste de cinéma, l'Américaine d'origine scandinave, Linnea Hartsuyker, retrouve ses protagonistes pour une suite qui n'a rien à envier aux précédentes. Découpée comme un feuilleton, cette série reprend le récit là où elle l'avait abandonné à la fin du tome II. Ragnvald entend demeurer fidèle au roi Harald, surnommé Le loup. Néanmoins, la relative quiétude qui règne n'est qu'apparence et les jalousies intestines menacent l'unité nationale. En effet, la Norvège ne possède qu'un trône et personne ne voit de quelle manière calmer les ambitions qui opposent les héritiers du monarque. Ragnvald sait qu'il va devoir prendre position. En faveur de qui et, surtout, au détriment de quels fils ? Le personnage central est charismatique, déchiré entre ses intérêts et ceux du pays, entre ses amours, ses espoirs et son rêve de mener une existence paisible auprès des siens. De ses déchirements naît une tension qui débouche sur une force faite de vœux contrariés, d'entrée en guerre et de constance par rapport à une série de valeurs qu'il tient comme étant sacrées. Enfin, ce roman, à l'instar des deux précédents, permet de se familiariser avec la société viking, puisque l'auteur s'est bien documentée sur leurs mœurs et coutumes avant de mettre son histoire à plat. Cette formule fonctionne fort bien et permet de s'identifier à des héros surgis du passé, dont une nouvelle génération aussi retorse que celle de ses aînés.

Ed. Presses de la Cité – 565 pages

Paul Huet

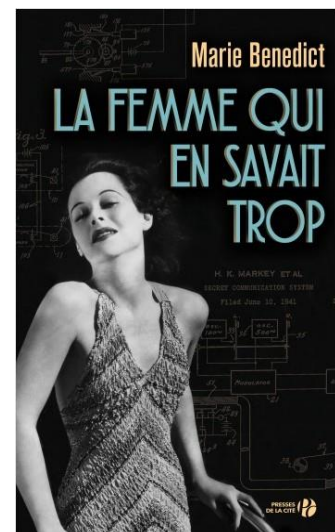


LA FEMME QUI EN SAVAIT TROP

Voilà le destin hors du commun de la comédienne Hedy Lamarr, passée à la postérité pour sa plastique parfaite, ses talents d'actrice et pour avoir participé en 1933 au film « Extase », long métrage dans lequel elle apparaissait furtivement nue et pour lequel elle était créditée Hedy Kiesler (sa vraie identité). D'origine juive, ses parents ont tenté de la protéger du nazisme en lui faisant épouser un puissant marchand d'armes mais, très vite, ce dernier a adopté les idées du régime, tout en se révélant un époux abject. Afin de trouver des cieux plus cléments, la belle a immigré aux Etats-Unis, où sa réputation l'a précédée. Les studios l'ont adoubée et lui ont fait endosser plusieurs rôles à la mesure de ses capacités. Dotée d'une fine intelligence et d'une belle acuité, elle a décidé de participer à l'effort de guerre et de mettre au point un système de saut de fréquence par lequel un transmetteur radio et son receveur passent d'une fréquence à l'autre pour éviter au signal d'être intercepté. Succès ! Le brevet a été déposé. Néanmoins, l'idée se voulait tellement novatrice que la marine américaine n'a que tardivement saisi l'importance de ce qui est aujourd'hui le fondement de communications sûres et rapides, employé pour la téléphonie mobile et le Wifi. Dans ce livre à la première personne, Marie Benedict s'identifie au sex-symbol, également passionnée de sciences, et nous relate un parcours peu ordinaire et oublié, voire complètement ignoré, d'une belle sulfureuse qui a toujours refusé de faire la potiche. Réduite à deux ou à trois prestations culte (dont « Samson et Dalila ») et à quelques frasques sentimentales, Hedy Lamarr est décédée dans un relatif anonymat en 2000.

Ed. Presses de la Cité – 316 pages

André Metzinger



DES GRUMEAUX DANS LA PASSOIRE

Quand Philippe Bouvard revient secouer le grelot des souvenirs, cela gratte de partout ! On connaît l'homme pour son sens de la répartie, son acuité et son amour immodéré de la formule. Cinquante ans après la parution de « Un oursin dans le caviar », il remet le couvert et flingue tous azimuts. Il ne fait pas toujours bon se situer dans sa ligne de mire, car le bonhomme vise juste, avec un humour grinçant, un sens du détail qui pique et une virtuosité qui rend jaloux la plupart des chroniqueurs. Au fil des pages, les personnalités défilent en cortège : Brigitte Bardot, Alain Delon, Marcel Pagnol, Salvador Dali, Léon Zitrone, Stéphane Bern, etc. On sent également de l'admiration pour la majorité d'entre eux, même si l'auteur se complaît parfois (souvent ?) à les égratigner pour le plaisir de rédiger et sans totalement les éborgner. Autre constat, il n'agit jamais le goupillon de la nostalgie. Le passé est derrière et rien ne pourra le faire renaître ! Même si on conserve des souvenirs heureux de ce qu'on a vécu et de ceux qu'on a aimé, il importe de vivre au présent, sans chercher à comparer hier à aujourd'hui. Ce serait un calcul fallacieux ! Puis, chemin faisant, il nous raconte, parmi moult perles, sa traque par Mesrine, la genèse de l'émission « Le petit théâtre de Bouvard » à la télévision, trois décennies de « Grosses têtes » et le contrôle fiscal dont il a fait l'objet. On relève également la force d'un homme qui s'est construit à force de travail, qui a débuté comme garçon de courses, sans autre diplôme que son certificat d'école primaire, et qui, grâce à sa ténacité et à son intelligence, s'est imposé telle une icône de la petite lucarne avec, à son actif, 70 ouvrages publiés. Chapeau monsieur Bouvard !

Ed. Plon – 341 pages

Paul Huet



PLON

CHARLES MARTEL

Charles Martel est connu des écoliers pour avoir stoppé les Arabes à Poitiers en 732. Une victoire qui occulte toutefois le reste de son existence, mal connue par le quidam. Puis, on le sait, le temps agit pour glorifier ce qui ne le mérite peut-être pas vraiment. Aujourd'hui, les historiens s'interrogent. Que s'est-il réellement passé lors de cette fameuse bataille ? S'agissait-il d'une escarmouche, d'un authentique triomphe militaire ou d'un choc des civilisations ? Georges Minois revient sur cette figure légendaire et nous raconte son parcours en s'appuyant sur des sources historiques avérées, les conclusions de ses propres recherches et un avis intime. Pour ce faire, il replace l'homme dans son contexte temporel et s'attache à tout ce qui l'entoure pour lui redonner vie. Il ressort le portrait assez saisissant d'un monarque obligé d'assurer la transition entre la dynastie mérovingienne et celle des Carolingiens. Naturellement, il a dû porter sur ses épaules l'ombre de son grand-père Charlemagne, entré dans les annales. Sa principale préoccupation étant la préparation de son fils Pépin le Bref, premier dans l'ordre de succession pour l'accès au trône. Soldat plutôt que diplomate, les documents qui sont parvenus jusqu'à nous dressent le profil d'un être fier, toujours prêt à ferrailer, sujet du pape et fervent catholique. Malgré de sérieux silences concernant sa chronologie, l'auteur lève ici le voile et révèle ce roi franc sous un jour inédit. Une biographie sans poussière et sans goût de rance !

Ed. Perrin – 366 pages

Paul Huet



Georges Minois

Charles Martel



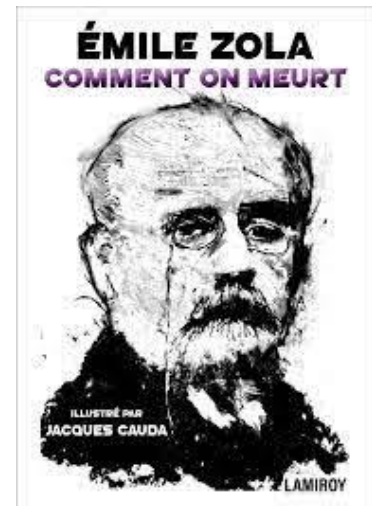
ÉMILE ZOLA : COMMENT ON MEURT

Émile Zola (1840-1902), chef de file des écrivains naturalistes, met successivement en scène dans ce recueil les derniers jours d'un noble, d'un bourgeois, d'un commerçant, d'un ouvrier et d'un paysan. Cinq agonies et cinq tableaux pour esquisser une peinture sociale de la mort, rappelant que pour bien mourir, il faut bien vivre, et que l'inégalité règne jusqu'au dernier souffle. Loin de ses romans épais comme trois doigts d'une main, il livre ici un recueil qui se lit d'une traite, avec à peine une description des personnages et sans détails concernant leur entourage, leur milieu ou les objets autour desquels ils gravitent. Un livre rare dans la mesure où le célèbre auteur des Rougon-Macquart pratique l'épuration et dégraisse à foison pour ne laisser la place qu'au moment ultime où le souffle s'en va, abolissant les classes sociales et rendant chaque être humain égal devant la Faucheuse. Un choix que l'écrivain parvient à remplir d'émotion et qui ne nuit en rien à sa réputation. Puis, en naturaliste, il observe la réaction des proches, avec un constat affligeant. Il n'y a que chez les plus miséreux qu'on pleure vraiment le défunt, comme si l'argent poussait chacun à l'individualisme. Il y a chez Zola, cette analyse des caractères et de la société qui fait qu'on se reconnaît toujours un peu dans ses écrits. Pour cela, on peut affirmer que ses romans demeurent intemporels, à lire et à relire pour bien comprendre les femmes et les hommes qu'on côtoie au quotidien.

Ed. Lamiroy – 92 pages

André Metzinger

Lamiroy



SOUVIENS-TOI DE VENISE, CORTO

Venise, ville éternelle en bute avec les flots, menacée par les eaux et envahie de touristes. Thierry Coljon n'a pas choisi de l'évoquer sous cet angle, mais de prendre par la main une vieille dame âgée de 90 ans et de suivre ses émotions qui la baladent dans le passé, chahutant le périmètre de sa propre existence ou l'envoyant rejoindre des personnages insignes qui ont marqué la cité : Giacomo Casanova, Antonio Vivaldi, Jacopo Robusti dit Tintoretto ou le Tintoret, Carlo Goldoni et, parmi quelques autres, Hugo Pratt. Au fil de ses souvenirs, elle évoque ses amours pour le précieux Cotto, son amitié pour Fabrizio et Pandora et, surtout, la disparition d'une bague aux vertus magiques. En cette journée d'avril 2080, la cité des Doges est isolée du reste de la planète, entravée par la mer qui baigne ses rues, qui monte à l'assaut des maisons pour tout noyer, qui propose une vision apocalyptique de désolation. Réfugiée au deuxième étage d'une bâtisse depuis longtemps livrée à elle-même, l'héroïne n'a pas d'autre choix que d'attendre que la situation revienne à la normale ou ... se dégrade davantage. Puis les supputations se mettent à suivre une voie unique. Si tous les fantômes émergés du passé ne formaient qu'une seule et même personne, une entité propre ? De la science-fiction ? Pas vraiment ! Un roman court écrit par un critique musical qui fait la place belle à l'imagination, qui dote les mots d'un réel pouvoir et qui adopte un tempo à la fois lent et insinuant. Un livre qui se lit en une soirée et qui prend la peine d'émouvoir, publié pour tous les amoureux d'une Italie séculaire, mais pas que ...

Ed. Lamiroy – 132 pages

André Metzinger



J'AI DÉCIDÉ D'ÊTRE LIBRE ... C'EST BON POUR LA SANTÉ

Qu'est-ce que la liberté ? Tout faire ? N'importe quoi ? Ne plus avoir d'entraves et refuser de porter des chaînes dépend certes des autres, mais doit essentiellement reposer sur la volonté individuelle. Bien entendu, on ne parle pas ici d'asservissement à un maître, mais de libre-arbitre pour, un jour, transgresser les règles et partir en roue libre. Il s'agit aussi d'accepter les conséquences de cette option. Stéphane Garnier a décidé de nous parler de ce thème en évoquant des expériences personnelles, en traitant de rencontres et en les illustrant par des exemples. Il ressort de son ouvrage de grandes lignes maîtresses qui pourraient se résumer en ces termes : être libre c'est décider de réfléchir, de prendre des engagements, de refléter la banalité du quotidien, de s'engager sur des routes hasardeuses, de ne dépendre de rien, de tracer sa voie, de servir et de défendre une cause, de recommencer sa

vie quand ça me chante et de m'évader à chaque instant. A priori, ces idées séduisent, mais il apparaît que les contingences de notre société les mettent à mal ... puisque notre système veut notre bien en prenant soin de nous, en limitant nos actions pour le bien commun et en nous astreignant à des contraintes. Partir sans rien devoir à personne et sans rien attendre de quiconque relève d'un courage immense, que bien peu sont prêts à assumer. On le sait, l'homme moderne n'aime pas le risque et les sociétés occidentales se sont faites paternalistes, réglant leurs problèmes autant que leurs différends. Être libre ne consiste donc pas à choisir son programme de télévision ou à estiver une huitaine, mais à abandonner les contingences et à oser l'abandon d'une autre vie, sans regarder en arrière. Risqué, mais tellement séduisant !

Ed. Ideo – 222 pages

Amélie Collard

L'ENFANT DE L'AUBE

L'entre-deux-guerres n'a pas été une sinécure pour les femmes, même si les Années Folles ont laissé planer un air d'insouciance. Après le conflit qui a mis à feu et à sang le continent, les habitants se sont empressés de proclamer : « Plus jamais ça ! » Néanmoins, pour une certaine catégorie de la population, les mœurs n'ont guère ou peu évolué, malgré un vent de modernité. Entre émancipation et secrets familiaux, Fanny Leblond nous offre à lire un roman qui revient sur le destin de deux jeunes femmes que tout séparait avant de les mettre en présence l'une de l'autre. Hélène, issue de la bourgeoisie, met à mal les ambitions que ses parents misaient sur elle lorsqu'elle s'amourache d'un bel aviateur, caserné à Cazaux. Faisant fi des conventions, elle s'installe avec lui. En Gironde, elle rencontre Anna, une adulte en proie à une détresse immense. Son bébé lui a été enlevé. Un enfant qu'elle a eu avec un soldat sénégalais venu combattre en France. Un nourrisson qui lui a été ôté afin de lui épargner le déshonneur et la honte. Un bâtard, métis de surcroît ! Contre vents et marées, cette dernière décide d'affronter la morale de son époque et de retrouver la chair de sa chair, quitte à en payer le prix fort. Fanny Leblond signe un hymne à la liberté, en proposant deux portraits de femmes qui refusent de s'en laisser compter et qui affrontent les préjugés en s'émancipant par elles-mêmes, certaines que l'opprobre vaut moins qu'une existence gâchée à se morfondre et à se reprocher de ne pas avoir pris la bonne initiative au bon moment. Un roman sans pathos et au ton vrai, qui parle au cœur et qui se lit sans temps morts.

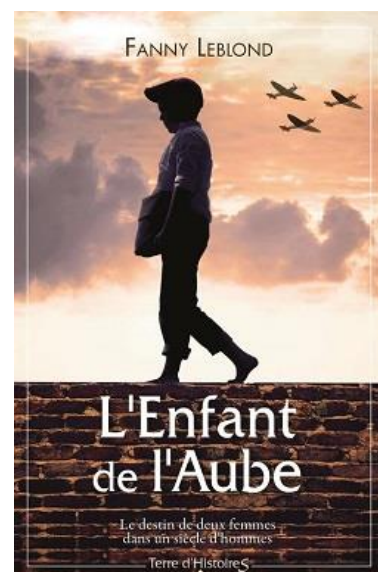
Ed. Terre d'Histoires - 237 pages

Amélie Collard



PAR L'AUTEUR DU BEST-SELLER
AGIR ET PENSER COMME UN CHAT

ideo



TU ME MANQUERAS DEMAIN

Les thrillers ne viennent plus forcément des *States*, mais du Nord ! Une nouvelle preuve avec « Tu me manqueras demain » du norvégien Heine Bakkeid. Salué par la critique internationale avant d'être traduit en français par Céline Romand-Monnier, ce roman nous plonge dans une ambiance glauque, avec la sortie de prison d'un ancien flic aujourd'hui hanté par ses démons, malade de surcroît. Afin de se réintégrer dans la société, il accepte un emploi d'intermédiaire dans un centre d'appel. Ce qui pourrait s'apparenter à un job de routine devient fort vite le déclic pour embrayer sur une nouvelle affaire. Bien sûr, il souhaiterait rompre avec le passé et poursuivre sa thérapie auprès d'un psychiatre auquel il croit. La disparition du fils d'un couple de ses connaissances le pousse à se remettre en action. Sur une petite île balayée par les vents, le jeune homme souhaitait transformer un vieux phare en hôtel. Depuis, il n'a plus donné de nouvelles et tous les efforts pour entrer en contact avec lui sont demeurés stériles. Sur place, l'enquêteur ne peut constater que l'inanité des efforts engagés. La région témoigne d'une hostilité sans pareille et des légendes hantent chaque recoin du territoire. Ainsi, il est raconté que des êtres flottent sur les eaux et menacent les vivants. Les apparitions qui lentement se précisent sont-elles le fruit d'hallucinations dues à une surdose de médicaments ou sont-elles réellement tangibles ? Le protagoniste le saura après avoir mis sa vie en danger. L'auteur signe ici une bonne intrigue, avec un aspect surnaturel qui à l'heure de maintenir le suspense jusqu'à l'épilogue. A ne pas lire avant d'aller dormir seul ou seule !

Ed. Les Arènes – 454 pages

Paul Huet



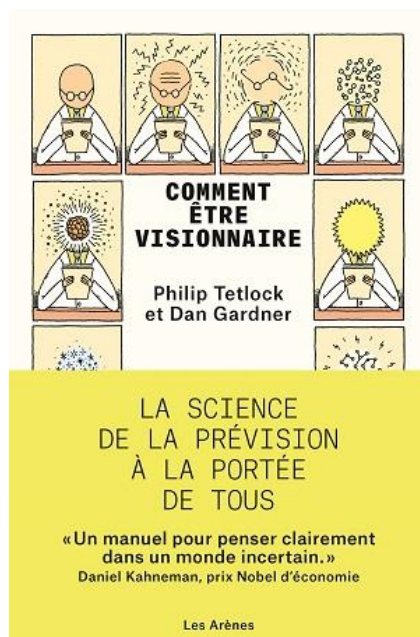
les arènes

COMMENT ÊTRE VISIONNAIRE

Lire le futur est-il une utopie ? La Bible affirme même que personne ne connaît l'avenir et que ceux qui affirment maîtriser les arcanes du temps sont de simples menteurs. Il suffit de relire les prédictions émises au cours de ces dernières années pour se convaincre qu'aucune *madame Irma* n'a annoncé l'élection de Donald Trump en 2016, ni les attentats islamistes de Paris et de Bruxelles. Encore moins la pandémie qui paralyse aujourd'hui tous les continents ! Dan Gardner, journaliste, et Philip Tetlock, professeur de psychologie à l'Université de Toronto, clament que nous faisons fausse route en nous basant sur des prédictions aléatoires et que la science de la prévision se trouve à la portée de tous. Explications. Plutôt que de se baser sur le hasard, à l'instar de nombreux prophètes, il importe d'analyser chaque tenant et chaque aboutissant et d'argumenter à propos de chacun d'eux. L'avenir entre en ce sens dans une logique et l'histoire, même si elle ne se répète pas, et suit un flux avec des concomitances qui interfèrent avec hier et avant-hier. Evidemment, personne n'est capable d'annoncer un fait précis, mais les techniques actuelles (économiques, politiques, sociologiques, etc.) autorisent d'anticiper. Une méthode entre les mains d'experts et capable de battre les analystes. S'agit-il simplement de personnes ultra-douées, hyper sensibles ou flanquées d'une acuité particulière ? Voilà l'intérêt de cet ouvrage qui vous raconte une surprenante aventure !

Ed. Les Arènes – 440 pages

Sam Mas



LES FABLES DE LA FONTAINE

On connaît la rengaine : la Fontaine, on maîtrise ! Pourquoi proposer une nouvelle publication de ses célèbres fables, alors que certaines ont été apprises par cœur à l'école, qu'on les a récitées à foison dans le cadre d'un cours d'élocution ou qu'elles ont été maintes fois adaptées pour l'univers du disque et du dessin animé ? La réponse tient dans l'intemporalité de celles-ci et dans leur extrême richesse. Qui peut se targuer de les avoir toutes lues, hormis quelques fidèles ou une poignée d'inconditionnels ? Ces derniers ne le répèteront jamais assez : La Fontaine n'écrivait pas pour les enfants et doublait ses récits d'une connotation politique, en dénonçant les abus de son époque, en stigmatisant certains comportements et en prônant davantage d'équité sociale. Voilà pourquoi, au-delà des célèbres « Le corbeau et le renard », « Le lièvre et la tortue » et « Le chêne et le roseau », d'autres méritent largement d'être exhumées pour prouver à tous (si la chose n'est pas encore entendue !) le génie de leur fameux auteur. Pour cette énième édition, Quentin Blake, illustrateur britannique, a mis sa plume au service de textes connus et d'autres qui le sont beaucoup moins. A ce jour, il a été récompensé par de multiples prix et son travail sur les livres de Roald Dahl lui a valu une réputation mondiale. Avec son trait, à la fois léger et subversif, il s'est emparé des fables classiques pour en sélectionner cinquante. Il s'agit assurément d'un choix subjectif, forcément réducteur, mais qui implique une réflexion en amont sur la pertinence de certaines au détriment d'autres. Si on y retrouve les standards attendus, cet ouvrage met en avant certaines qui ne sont pas à conseiller aux plus jeunes lecteurs. Afin de parfaire le plaisir, un CD accompagne ce recueil. Il s'agit d'un disque de septante-sept minutes qui reprend l'entièreté du matériel qui a servi aux illustrations et qui prévaut par une lecture vitaminée du comédien Denys Podalydès. Maintenant, si vous cherchez un cadeau de Noël, peut-être savez-vous vers lequel vous diriger ?

Ed. Les Arènes – 120 pages

Daniel Bastié

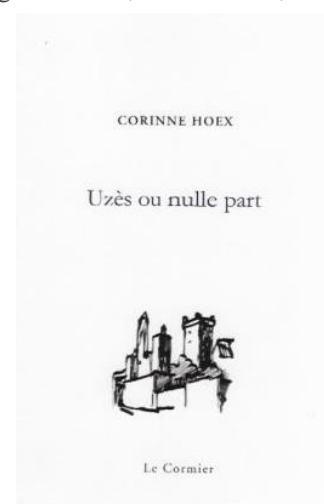


UZÈS OU NULLE PART

La parution d'un ouvrage de Corinne Hoex est toujours un enchantement ! Membre depuis 2017 de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, l'autrice a succédé à Françoise Mallet-Joris (malheureusement décédée cette même année) et, malgré un emploi du temps fort chargé, poursuit inlassablement l'écriture. Avec « Uzès ou nulle part », elle nous entraîne dans le Gard, en région occitane, non loin d'Avignon. Pour elle, il n'est pas question d'assurer la promotion du lieu, mais de poser des climats, en murmurant les phrases, en faisant rimer les mots, en soulevant des impressions qui se déclinent en fonction des lueurs qui baignent les paysages, des aveux qui se susurrent, du vent qui caresse avec passion ou avec rage et qui s'empare des choses sans répit, à mains nues ou à mains vides. Puis, elle nous convie à songer à ce *trop* qui nous interroge sur le sens du bonheur, de ce que nous en faisons ou en ferions, de l'obscénité de s'en contenter sans prendre garde à lui, de l'amour, du manque, du départ, de la profondeur du panorama et des mots inutiles d'une lettre rédigée sur papier bleu très fin, dessinée d'une écriture hâtive, et qui ne comblent pas l'absence de l'être cher. Enfin, les souvenirs valsent, avec une plongée rétrospective dans les moments précieux, pleins d'instantanés qui crépitent aux bruits des cigales, qui s'illuminent le long des remparts de pierres blanches, à l'ombre des cyprès et des buis et qui renvoient les reflets bleus d'un ciel dégagé dans l'ogive d'un passage voûté. Bien sûr, un livre de Corinne Hoex ne se raconte pas et tenter l'exercice revient à en déflorer le nuancier rare. Il se lit, se parcourt, se feuillette et s'apprécie pour la justesse du langage, la finesse des expressions et la magie des mots. Belles phrases. Trop belles phrases. Vous nous donnez faim. Faim de vous !

Ed. Le Cormier – 94 pages

Daniel Bastié

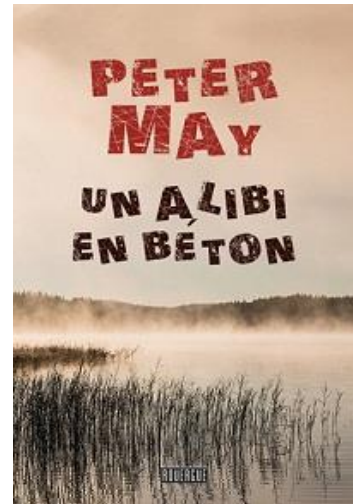


UN ALIBI EN BÉTON

Une ancienne affaire remonte à la surface. Un crime non-élucidé. En 1989, Lucie Martin, étudiante à Bordeaux a disparu sans laisser de traces. Malgré tous les efforts de la police, jamais son corps n'a été retrouvé. En 2003, alors que la canicule frappe la France, un promeneur découvre son cadavre dans un lac asséché du Lot-et-Garonne, non loin de la propriété familiale. Des indices font croire à un meurtre et ceux-ci relient la victime à Régis Blanc, un ancien détenu charismatique, à nouveau sous les verrous et suspecté de l'assassinat de trois prostituées qui besognaient pour lui. Est-il le coupable idéal ou y a-t-il maldonne à son sujet ? Le détective Enzo McLeod décide de remonter le fil du temps et d'investiguer sur ce qui, pour lui, ressemblerait davantage au modus operandi d'un serial-killer. En jouant des coudes et en bousculant la routine, il se rend à l'évidence que cette enquête sera loin d'être sereine, prompte à réveiller de vieux fantômes et à raviver la douleur des parents de la malheureuse. Puis, à son insu, il met les doigts dans un engrenage qui pourrait lui être fatal et découvre qu'on ne doit jamais ouvrir la boîte de Pandore, sous peine d'en subir les déflagrations. Peter May signe un nouveau thriller découpé au rasoir, avec un suspense bien ficelé et des personnages ambigus, victimes ou bourreaux. Un ensemble servi par une écriture dense et pénétrante qui donne envie de lire les cinq tomes précédents, avec lesquels le présent titre forme la série « Assassins sans visages ».

Ed. Rouergue – 368 pages

Daniel Bastié

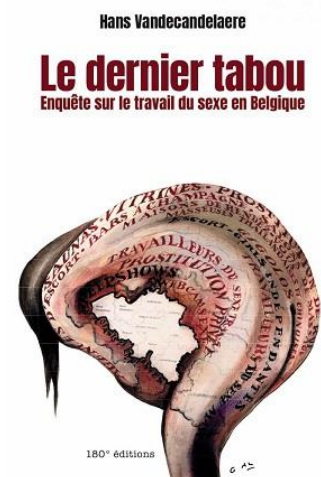


LE DERNIER TABOU : ENQUÊTE SUR LE TRAVAIL DU SEXE EN BELGIQUE

On les nomme travailleuses ou travailleurs du sexe, prostitué(e)s, péripatéticiennes, escorts, ... Finalement, le nom n'a pas énormément d'importance ! Il circonscrit un ensemble de personnes (femmes et hommes) qui vivent de leur corps, forcés ou non, pour payer leurs charges ou nourrir leur famille. Il n'y a pas de fatalité dans ce métier ! On y entre de manière plus ou moins consentante, même si des filières sévissent pour contraindre certaines catégories de personnes à la prostitution. Ce qui est défini comme étant la plus vieille activité au monde demeure toujours un tabou dans notre société, en proie au faix de la religion, au politiquement correct et à l'hypocrisie enrobée de fausse pudicité, alors que la pornographie règne en maîtresse insinuante sur Internet et les réseaux sociaux. Hans Vandecandelaere est allé à la rencontre de ces gens qui travaillent en vitrine, sous des néons rouges, qui arpentent le pavé pour tapiner, qui se vendent par le truchement de petites annonces et qui proposent leurs services contre monnaie sonnante. Pour ce faire, il a sillonné notre royaume et a poussé les portes des maisons de passe, des cafés, des arrière-salles de lieux de rencontres et a récolté maints témoignages pour parler des conditions de travail, des difficultés à exercer sans vrai statut, sans reconnaissance d'un job souvent ingrat, et d'affronter chaque jour le regard des *honnêtes* gens. Il en ressort une étude contrastée qui, jamais, ne sombre dans la mièvrerie, le pathos ou l'excuse, mais qui donne la parole aux professionnel(le)s du terrain, sans oublier leurs proches : famille, assistants sociaux, juristes, médecins, membres du parquet. Cet ouvrage décrit un monde complexe, mal connu et peu étudié, loin des stéréotypes véhiculés par le cinéma et la littérature. Bien entendu, il convient de lutter contre la traite des êtres humains et, dans un monde idéal, il serait bon que la prostitution n'existe pas. Mais elle est là dans nos rues, dans les coulisses du pouvoir autant que dans des carrés ouverts à tous les clients qui souhaitent de la chair tarifée ! Alors, il importe peut-être de la gérer en permettant à chacun d'assurer dignement son rôle, en toute sécurité, avec une approche sanitaire suffisante et sans juger au nom de telle ou telle morale. Au XXI^e siècle, la prostitution demeure vraisemblablement l'ultime tabou de notre monde occidental. A vous de voir !

180° éditions – 430 pages

Sam Mas



JEUX DE VILAINS

Après "Jeux de mains"... Voici "Jeux de vilains"... Une suite tant attendue d'Yves Laurent. Comme le précédent, "Jeux de vilains" vous prend aux tripes dès les premières lignes. Nous sommes toujours à Bruxelles et ça commence par la mise à mort particulièrement atroce d'un quidam brûlé vif dans sa voiture.

Ainsi donc, l'inspecteur David Corduno et son équipe n'en ont pas fini avec une série de crimes plus sanglants les uns que les autres. Nos super flics établiront vite un lien étroit avec l'affaire précédente ! Ils ont donc affaire à un deuxième tueur ! Et celui-ci semble encore plus vicelard puisqu'il va s'en prendre aux proches de nos héros !

Alors que dans le premier opus, l'identité de l'assassin ne sera découverte qu'à la fin du récit, celle du meurtrier, ici, nous sera dévoilée plus tôt. Ce qui n'enlève rien à la tension. Bien au contraire, car les auteurs réussissent cette prouesse consistant à nous faire craindre pour la vie de certains personnages comme s'ils faisaient partie de notre famille. Et cela, c'est très fort !

Les attitudes, les doutes des protagonistes sont bien campés. Point de manichéisme dans une histoire où les "bons" peuvent révéler certaines zones d'ombre comme l'inspecteur Corduno, par exemple. Nous sommes loin du beau chevalier blanc sans peur et sans reproche. David Corduno est un être humain avec ses forces et ses faiblesses.

Une suite qui tient toutes ses promesses et, bis repetita placent, l'osmose entre les auteurs, Yves (Van-deberg) et Laurent (Vranjes), est parfaite au point que ce roman semble avoir été réalisé par une seule personne !

"Jeux de vilains..." Un suspense qui tient en haleine jusqu'au bout.

"Jeux de vilains..." Un thriller à lire d'urgence.

Autoédition - 432 pages

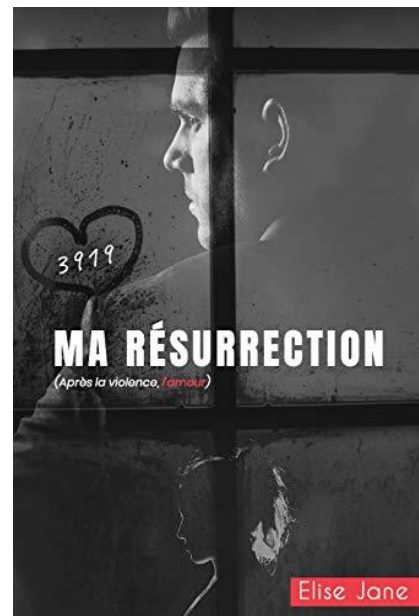
Alain Magerotte

MA RÉSURRECTION

Certaines femmes vivent dans la souffrance. La souffrance de leur couple. La souffrance d'être constamment humiliées par leur conjoint. Aux mots durs s'additionnent les coups. La résilience fait qu'elles survivent à l'impensable. De quelle manière leur histoire d'amour a-t-elle pu déraiper à ce stade et comment peuvent-elles accepter ce que personne ne devrait tolérer ? Il faut fuir, se reconstruire, réapprendre à aimer et à se faire aimer sans, cette fois, sombrer à nouveau. Elise Jane dresse le portrait de Samantha qui a vécu sous la férule d'un mari violent pendant quinze ans. Quant à Rose, elle s'est détruite dans l'alcool, la drogue, la violence et la prostitution. Toutes deux vont rencontrer un homme qui, peut-être, les sortira de leur enfer ? Et si l'amour était plus fort que la dépression, la honte et la subordination à l'autre ? Pour se reconstruire, il leur faut d'abord repartir du bon pied et accepter de miser sur un tiers, sans appréhender le pire. Elise Jane est un nom de plume. Dans le quotidien, l'auteurice travaille dans le domaine de la prévention. Bien sûr, ce roman traite d'une thématique en lien avec son vécu ou celui de personnes croisées dans son existence. Au-delà de la dureté des situations décrites, l'amour scintille comme issue à l'âpreté d'un monde hostile aux plus faibles et aux sensibles. La fatalité est celle de croire que rien n'est possible !

Ed. Kindle - 392 pages

Daniel Bastié



TROIS COULEURS, TROIS TITRES, UN AUTEUR

Un triptyque belge. Dans sa collection « Le Belge qui se livre », la maison d'édition Le Livre de Votre région lance un concept intéressant. Comment découvrir un auteur belge sous toutes ses facettes ? Ce paquet-cadeau tricolore contient trois titres NOIR-JAUNE-ROUGE de l'auteur belge Georges ROLAND.

Le volume NOIR, sous forme de recueil de nouvelles (noires, justement)

LES DÉMONOMANES, quatorze nouvelles du Mal,

Avec Lucifer en guise de Monsieur Loyal, les quatorze numéros de ce cirque humain nous entraînent dans une spirale mitonnée d'ironie, de haine, de dérision, avec la lancinante impression d'y retrouver des situations connues, voire vécues.

Le contrepoint entre le ton gouailleur du récitant – le Mal en personne – et les différents récits, amène le lecteur à la constatation de son impuissance face aux deux forces incoercibles que sont le Diable et le Bon Dieu. Une manière de « conduite sous influence » qui nous prive de ce libre arbitre dont nous nous glorifions tant.

Le volume JAUNE, un métrô-polar zwanzé, farce policière bruxelloise en bruxellois « Beulemans »

MANNEKEN PIS NE RIGOLE PLUS

Les métrô-polars zwanzés sont racontés par Roza, une rame de métrô bruxellois qui n'a pas sa langue en poche, avec un accent bruxellois très prononcé.



Ces romans policiers humoristiques sont persillés d'expressions bruxelloises (type Beulemans) avec un lexique en fin de volume.

Les personnages y sont récurrents : le commissaire Guy Carmel, l'as de la police bruxelloise, est secondé par l'inspecteur Bertrand Dughesclain, à la moustache appréciée par ces dames, et François (dit Susse) jeune stagiaire amoureux de la fille de son commissaire. Madame Gilberte (Gigi) est technicienne de surface de rame de métrô, c'est-à-dire qu'elle vient *kocher* les voitures. Elle fréquente la brasserie Pill dont madame Bertha est la *bozine* et madame Godelieve une cliente qui aime

aussi les grands Noirs musclés.

Alleï, rien que des *flooskes* pour rigoler, arra !

Le volume ROUGE, une chronique du Brabant au début de XXe siècle

LOUIS BLANC-BIQUET

À la fin du XIXe siècle, Louis, contraint d'abandonner l'insouciance de l'université, retourne dans son village natal du Brabant flamand, et apprend le dur métier de la ferme. Il s'établit enfin, et fonde une grande famille dans son exploitation agricole.

Longtemps après sa mort, la rencontre avec son petit-fils l'amène à raconter comment chacun de ses enfants a traversé cette dure période de labeur et d'insouciance. Son témoignage nous ramène dans les remous de la première guerre mondiale, et la belle trajectoire d'un fils de bourgeois devenu paysan. Une chronique rurale piquetée de traits d'humour et d'anecdotes du début du vingtième siècle.



AUX ANTIPODES

Coloriste rompu à toutes les disciplines de l'encre à l'aquarelle, en passant par le fusain et le lavis, Loustal est un artiste qui se caractérise par une vision forte de l'art. Après avoir offert plus de cent dessins voilà dix ans pour composer le menu de « Dessins d'ailleurs », il cède ici plus de deux cents dessins pour permettre au lecteur de voyager aux antipodes, loin des lieux communs d'une France ou d'une Belgique somnolente, avec une immersion dans des milieux étrangers à nos habitudes, traversés par des paysages grandioses, des populations aux mœurs différentes et des langues qui fleurent l'exotisme. Les présentes huiles et aquarelles



se veulent autant d'invitations au voyage, avec des arrêts au Brésil, aux Canaries et, parmi plusieurs autres, en Islande. Il s'agit d'œuvres épurées, qui lient la simplicité à l'efficacité, qui jouent avec les lignes et qui organisent les couleurs pour qu'elles deviennent chatoiements et régals pour les yeux. Il y a aussi un petit côté passéiste, loin des expositions modernes de certains dessinateurs contemporains, avec un traitement vintage qui renvoie aux magazines que nous lisions enfants et qui nous ont apporté du rêve dans la grisaille de l'automne et les gerçures de l'hiver. Un album qu'on feuillette sans modération ...

Ed. La Table Ronde – 184 pages

Paul Huet



RETOUR À MARTHA'S VINEYARD

Années 60. A l'université du Connecticut, quatre amis se jurent une fidélité éternelle. Trois garçons et une fille. Ils se prénomment Lincoln, Teddy, Mickey et Jacy. Ils décident de fêter la fin de leurs études en se rassemblant dans la maison des parents de l'un d'eux sur Martha's Vineyard. A l'issue de cette ultime journée, Jacy disparaît. Quarante ans plus tard, les trois garçons, maintenant devenus des hommes vieillissants, se retrouvent au même endroit. L'occasion d'exposer leur parcours respectif et d'affronter un vieux démon. Dans leur cœur autant que dans leur esprit, Jacy est toujours présente et vibrante. Que lui est-il arrivé ? Le décor de la demeure et les paysages alentours déploient une force insoupçonnée. En quelques heures, ils ont l'impression d'effectuer un bond dans le passé. Ensemble, ils tentent de comprendre et de poser des mots sur ce qui a ébranlé leur jeunesse et les taraude toujours. Secrètement, tous les trois étaient amoureux de la belle Jacy. Richard Russo nous propose un roman psychologique à l'intrigue intéressante. Pour l'auteur, il est aussi question de revenir sur une époque et de parler d'insouciance rythmée par les tubes diffusés sur les ondes, de la guerre du Vietnam et des espoirs d'une jeunesse à la recherche de repères loin de ceux des adultes. D'emblée, une question se met en exergue : Disons que si nous possédions une seconde vie, pourrait-on éviter ce qui ne doit pas l'être ? La lecture de cet ouvrage en français doit énormément à la traduction de Jean Esch, qui a su garder le tempo et conserver la justesse de certaines expressions. Un suspense prenant !

Ed. Quai Voltaire – 375 pages

Paul Huet

